A. DUMAS.
J. SANDEAU
DE BALZAC

Muséum Littéraire.

LES ENFANTS

# DE L'AMOUR

PAR

EUGÈNE SUE.

3

Bruxelles,

ALPH. LEBÈGUE, IMPRIMEUR-ÉDITEUR,
Rue Jardin d'Idalie, 1,
Et chez tous les Libraires Correspondants du Royaume et de l'Étranger.

G. SAND
E. SUE.
P. FÉVAL

# LES ENFANTS

# DE L'AMOUR.

# LES ENFANTS

# DE L'AMOUR

PAR

EUGÈNE SUE.

3




Bruxelles,

ALPH. LEBÈGUE, IMPRIMEUR-ÉDITEUR,

Rue Jardin d'Idalie, 1,

Près de la rue Notre-Dame-aux-Neiges, 60.

—

1850

# LES ENFANTS DE L'AMOUR.

## XXV.

M. de Bourgueil, dont les cheveux avaient grisonné, était du reste fort peu changé par l'âge. Un œil exercé aurait pu lire sur ses traits la même expression d'ironie glaciale, de méchanceté doucereuse, voilée sous des dehors d'hypocrite aménité. Aussi s'avança-t-il vers sa femme avec empressement. D'un regard pénétrant, il avait remarqué sur la figure de madame de Bourgueil un trouble et une douleur inaccoutumés présageant quelque scène cruelle. Son visage exprima la plus douce satisfaction, et il dit en contemplant avec amour Adeline et sa mère :

— C'est pourtant singulier, cela !

— Quoi donc, bon père? reprit la jeune fille, trompée par cette bonhomie simulée; que trouves-tu de singulier?

— Que vous dirai-je? Il ne m'arrive jamais de vous quitter que pour quelques heures, reprit-il, et il me semble que c'est toujours avec un nouveau bonheur que je vous retrouve toutes les deux.

— Maman, tu l'entends! dit Adeline; et il dit vrai. Vois donc comme il a l'air heureux! regarde-le donc, ce bon père!

— Nous ne pouvons nous étonner d'un sentiment que nous partageons, ma chère enfant, répondit madame de Bourgueil, de l'accent le plus affectueux qu'elle put simuler.

Et cette femme franche, loyale par nature, avait l'hypocrisie, la fausseté en horreur!

Et il ne se passait pas de jour, pas d'heure, où, en présence de sa fille, cette femme ne fût forcée de paraître remplie d'affection pour cet homme impitoyable !

— Béni soit donc le foyer domestique, qui nous donne des joies si douces et si pures! reprit M. de Bourgueil en s'asseyant auprès d'Adeline et de sa mère.

Et il ajouta en souriant :

— Je crains seulement qu'aujourd'hui la solitude de notre foyer ne soit troublée par quelques visites, car, ma chère amie, dit-il à sa femme, j'ai un pardon à vous demander.

— Lequel, je vous prie?

— Je me suis permis de changer les ordres que vous avez donnés.

— Quels ordres?

— Vous aviez fait fermer votre porte : j'ai dit, au contraire, que, s'il se présentait quelque visite, vous la recevriez.

— J'avais fait fermer ma porte, reprit madame de Bourgueil, parce que, sans être souffrante, j'éprouve un peu de malaise.

— Vraiment? pauvre amie!... dit monsieur de Bourgueil, d'un air plein de sollicitude. Mais cela n'a, j'espère, aucune gravité...

— Oh! non, Dieu merci! reprit Adeline. Tout à l'heure maman m'a rassurée, complétement rassurée...

— Ah! tant mieux! reprit M. de Bourgueil. J'étais déjà tout inquiet!... Alors, je ne regrette presque plus d'avoir fait rouvrir votre porte, et cela, poursuivit-il en jetant à sa femme un regard dont elle comprit la signification, et cela, parce que j'ai songé qu'il serait très-possible que la comtesse Roland vînt vous rendre en personne la visite que vous lui avez faite en personne.

— Avoue, maman, dit Adeline avec une joyeuse surprise, avoue que je me serais entendue avec mon père, qu'il ne parlerait pas autrement!

— Comment donc cela? demanda M. de Bourgueil très-intéressé.

— Figure-toi que, lorsque maman a fait dire qu'elle ne recevrait absolument personne, je lui ai parlé exactement comme toi.

— Au sujet de la comtesse Roland?

— Mon Dieu, oui.

— Vraiment! Eh bien, que l'on ose dire après cela qu'il n'y a pas entre le père et les enfants mille affinités de nature, mille points de caractère, dans les moindres circonstances! dit M. de Bourgueil à sa femme. Ce n'est pas toi, tendre amie, qui serais d'un avis contraire?...

— Non, certainement, reprit la malheureuse mère en tâchant de sourire à ce cruel sarcasme, mais son sourire était navrant.

— Voyons, mon Adeline, dit M. de Bourgueil à la jeune fille, pourquoi faisais-tu à ta mère la même observation que moi, au sujet de la comtesse Roland?

— J'expliquais cela à maman lorsque tu es entré.

— Eh bien! est-ce que je te gêne?

— Au contraire! il faut aussi que tu saches mon projet, bon père.

— Oh! quand tu me dis ces mots-là, de ta voix si douce : *bon père!* tu fais de moi tout ce que tu veux... Mais, chut! ajouta M. de Bourgueil en souriant, et montrant sa femme d'un coup d'œil, il ne faut pas que je parle si haut de ma faiblesse paternelle... ta mère me gronderait, car c'est, vois-tu, *madame la raison* en personne.

— Vous me vantez, mon ami, répondit madame de Bourgueil.

— Te vanter, tendre amie! s'écria-t-il avec un accent d'affection et de déférence admirablement jouées; te vanter, toi, la fidèle compagne de ma vie! toi, le modèle de toutes les vertus domestiques! toi, à qui, depuis notre mariage, je n'ai dû en ce monde que bonheur et joie! toi, enfin, qui m'as donné ce trésor de grâce, de candeur et de bonté, qui s'appelle Adeline, cette fille bien-aimée dont je suis si fier d'être le père!... Te vanter, toi, l'exemple des mères et des épouses!... Ah! ne t'en prends qu'à tes vertus, si la vérité ressemble à une flatterie.

Non, il est impossible de donner une idée de l'art infernal avec lequel cet homme sut feindre l'émotion à la fois la plus ineffable et la plus profonde, en prononçant ces mots qui remirent à vif les mille blessures du cœur de sa femme; blessures toujours saignantes, car il se passait peu de jours sans que M. de Bourgueil ne l'accablât de ces louanges impitoyables en présence de sa fille; et la pauvre enfant, en entendant parler ainsi M. de Bourgueil, ne trouvait pas, dans sa tendresse ingénue, d'expressions assez touchantes, assez reconnaissantes pour bénir celui-là qui semblait si dignement apprécier cette mère qu'elle chérissait.

Aussi Adeline s'écria-t-elle, en prenant d'une main la main de sa mère et de l'autre celle de M. de Bourgueil :

— Oh! si vous saviez avec quel bonheur je vous entends

ainsi tous deux me convaincre que ce n'est pas de l'amour, du respect, mais de l'idolâtrie que je dois avoir pour vous deux, toi, mère, à cause de ces adorables vertus dont parle mon père, et lui, à cause du touchant hommage qu'il leur rend chaque jour!

— L'entends-tu, *notre enfant*, l'entends-tu? reprit M. de Bourgueil en redoublant de tendresse et d'expansion. Dis, femme bien-aimée, jamais vie irréprochable et sainte a-t-elle mérité une plus céleste récompense que celle que tu reçois aujourd'hui par la bouche innocente de cet ange, *notre fille* chérie? Mais tu ne réponds rien! tu te troubles, tu détournes la tête, tu pleures!... Oh! pleure, pleure, tendre amie! ces larmes-là sont douces à qui les verse, douces à qui les fait couler! Viens, ma fille, viens, qu'un même embrassement nous unisse tous trois!

Et M. de Bourgueil, se jetant à genoux, ainsi qu'Adeline, devant sa femme toujours assise et pleurant des larmes d'une affreuse amertume qu'elle ne pouvait plus contenir, l'enlaça de ses bras, tandis que la jeune fille cherchait de ses lèvres les joues humides et glacées de sa mère. L'infortunée frémit d'horreur en sentant l'étreinte de M. de Bourgueil; pour y échapper, elle serra convulsivement Adeline contre son sein, en la couvrant de pleurs et de baisers, seul moyen de dissimuler et d'épancher à la fois ses douleurs.

Pendant ce long embrassement, M. de Bourgueil se releva, jeta un regard affreux sur sa femme et sur Adeline

ainsi enlacées, et dit comme accablé sous le poids d'une émotion trop vive :

— C'est bon, la sensibilité; mais cela brise!

Et pendant qu'Adeline échangeait encore quelques caresses avec sa mère, heureuse, dans son atroce souffrance, d'avoir pu du moins en cacher la cause à sa fille, il reprit avec une indicible bonhomie :

— Voilà comment de pareils attendrissements vous font perdre le fil de toutes vos idées!... Heureusement, moi, j'ai bonne mémoire, lorsqu'il s'agit de mon Adeline! Ainsi, tout à l'heure, elle me disait : Père, au moment où tu es entré, je causais avec maman de la comtesse Roland, et il faut aussi que tu saches mon projet. Quel est le sens de ces paroles, mon enfant?

— Il est vrai, bon père, que tu n'oublies rien, reprit la jeune fille en se relevant d'auprès de sa mère. En deux mots, voici ce dont il s'agissait : j'avais à faire une demande à maman, et à toi, bien entendu, puisque toi et elle...

— Nous ne faisons qu'un seul et même cœur, dit M. de Bourgueil. Continue.

— Mais avant de vous adresser à tous deux cette demande, je désirais être certaine de deux choses, ai-je dit à maman.

— Adeline, reprit madame de Bourgueil à demi brisée par ce qu'elle venait déjà de souffrir, si tu le veux, nous reprendrons plus tard cet entretien.

— Oh! petite maman, mon père se trouve là si à propos!

— Vois-tu, chère enfant, dit M. de Bourgueil en souriant, ta mère est jalouse : elle tient à t'accorder elle seule ta demande.

— Je crois, bon père, que c'est un peu vrai ce que tu dis là, reprit gaiement Adeline, et je vais te venger.

— C'est cela! dit M. de Bourgueil en se frottant les mains; vengeons-nous!... Tu disais donc qu'avant d'adresser à ta mère certaine demande, tu voulais être certaine de deux choses?

— Oui, mon père : la première était que maman et toi vous partagiez la vive sympathie que madame la comtesse Roland inspire à chacun dans le monde où nous la rencontrons souvent. A cela maman m'a déjà répondu qu'elle faisait le plus grand cas de madame la comtesse Roland.

— Il n'en pouvait être autrement; la comtesse est une de ces femmes qui, comme ta mère, inspirent par leurs vertus autant d'attrait que de respect. Maintenant, que désirais-tu savoir encore?

— Quand tu es entré, je venais justement de demander à maman ce qu'elle pensait du général Roland.

Un éclair de joie infernale illumina le regard de M. de Bourgueil, mais il se contint et dit à sa femme de l'air le plus naturel du monde :

— Eh bien! chère amie, qu'as-tu répondu à Adeline... Que penses-tu, en effet, du général Roland?

— Maman m'a dit...

— Oh! oh! mademoiselle Adeline, reprit gaiement M. de Bourgueil en interrompant la jeune fille, il faut laisser votre chère petite maman répondre.

Madame de Bourgueil, avec ce courage héroïque qu'une mère seule peut trouver en pareille circonstance, répondit d'une voix presque tranquille :

— J'ai dit à Adeline que je croyais M. le général Roland un homme parfaitement honorable.

— Et moi, reprit la jeune fille avec la candide étourderie de son âge, j'ai répondu à maman : Comment! voilà tout ce que tu trouves à dire de M. le général Roland!

Il y avait dans ces naïves paroles d'Adeline quelque chose de si fatal, elles servaient si cruellement la vengeance de M. de Bourgueil, qu'il resta lui-même un instant silencieux, stupéfait, de cet effrayant à-propos.

Les forces de madame de Bourgueil étaient à bout.

La suite de l'entretien paraissait devoir être pour elle plus accablante encore; elle fit un mouvement pour se lever et quitter le salon; son mari la prévint et lui dit vivement :

— Allons, voilà que tu vas t'en aller au moment... le plus intéressant de notre entretien... puisque Adeline va nous faire sa demande!

— Mon ami... je...

— Madame de Bourgueil, reprit-il gaiement en inter-

rompant sa femme, et feignant un mécontentement comique, si vous nous quittez déjà... je vais vous *faire les gros yeux*... Vous savez ce que cela veut dire. Et s'adressant à sa fille, il ajouta en riant : Tu vas voir qu'elle ne nous quittera pas, ta bonne mère!

En effet, la malheureuse femme retomba anéantie dans son fauteuil. Elle savait quelle menace cachaient les paroles en apparence insignifiantes de son mari. Comme toujours elle se résigna, M. de Bourgueil ajouta :

— J'aurais bien voulu voir cela... chère amie!... T'en aller au moment où *ma fille* trouve que tu n'apprécies pas suffisamment le brave général Roland!...

Et un sourire affreux accompagna ces paroles, tandis qu'Adeline ne voyait rien que de fort naturel dans l'insistance de M. de Bourgueil auprès de sa femme, pour qu'elle continuât d'assister à l'entretien déjà commencé.

— Et maintenant, reprit M. de Bourgueil, dis-nous, chère enfant, pourquoi tu trouves que ta bonne mère n'apprécie pas suffisamment le général.

— Dame!... c'est bien naturel, reprit naïvement la jeune fille, moi qui suis presque enthousiaste du général Roland!

— Vraiment!... dit M. de Bourgueil en cherchant avidement le regard de sa femme, vraiment, mon Adeline, tu es presque enthousiaste du général Roland!

La jeune fille fit par deux fois avec une grâce charmante un petit signe de tête affirmatif.

— Voyons, mademoiselle l'enthousiaste, reprit en souriant M. de Bourgueil, d'où vous vient cette admiration... s'il vous plaît?

— Mais de tout ce que j'entends raconter du général Roland dans le monde où nous le rencontrons. Dès qu'il entre dans un salon, on se dit tout bas : « C'est le général Roland, un des derniers héros de l'empire. Vous savez? ce général qui a fait dernièrement de si brillantes campagnes en Afrique. Loyal et chevaleresque comme Bayard, c'est un lion sur le champ de bataille. Et l'on ajoute bien d'autres choses encore au sujet de sa gloire et de son héroïsme! Mais moi qui ne suis pas une héroïne, j'avoue que ces louanges guerrières me touchent beaucoup moins que ce qu'on dit de son cœur.

— Voyons, que dit-on du cœur du général Roland? reprit M. de Bourgueil en souriant avec une bonhomie paternelle.

Puis s'adressant à sa femme :

— Avoue, tendre amie, que rien n'est plus charmant que la candeur de cette enfant!

— On dit, mon bon père, reprit Adeline, que le général Roland, ce lion sur le champ de bataille, est un ange de tendresse pour sa femme et pour sa fille; que ce héros, qui a tant de fois bravé la mort en se jouant, tremble et pleure comme un enfant à la moindre inquiétude qu'il ressent sur leur santé; enfin, bon père, à entendre vanter le cœur du général Roland, on croirait reconnaître ta déli-

cieuse bonté pour maman et pour moi, jointes à un illustre renom d'héroïsme et de gloire.

— De sorte, dit lentement M. de Bourgueil avec un sourire impossible à rendre, de sorte que mademoiselle l'enthousiaste serait, j'en suis sûr, plus fière d'avoir pour père l'illustre, l'héroïque général Roland, que l'obscur M. de Bourgueil? En un mot, ajouta-t-il en s'adressant à sa femme, cette chère petite ingrate voudrait bien être *mademoiselle Roland*... Qu'en dis-tu, tendre amie?

Malgré sa dissimulation profonde, le sourire de cet homme et sa physionomie trahirent en ce moment quelque chose de tellement sinistre, que sa fille se méprit sur l'expression de ses traits, vint à lui, lui prit les deux mains, attachant sur lui ses grands yeux où roulaient deux larmes subitement venues, elle lui dit d'une voix touchante :

— Mon père, ton visage s'est attristé, et pourtant ce n'est pas sérieusement que tu m'accuses, moi, de ne pas me trouver heureuse et fière d'être ta fille; non, tu ne peux me punir de ma franchise par un si pénible soupçon!

Puis, portant son mouchoir à ses yeux, et s'adressant à sa mère, elle lui dit entre une larme et un sourire :

— Tiens, mère chérie, gronde-le! il le mérite, s'il ose douter de ma tendresse pour lui!...

— Allons, je me soumets, tendre amie reprit M. de Bourgueil avec une résignation hypocrite en s'adressant à sa femme : gronde-moi, gronde-moi fort, pour avoir appelé cette enfant mademoiselle Roland.

C'en était trop pour la malheureuse mère. Jamais, malgré ses tortures de chaque jour, elle n'avait subi une si terrible épreuve. Elle allait, par l'explosion de sa douleur et de sa honte, éveiller les soupçons de sa fille et compromettre ainsi le fruit de tant d'années de contrainte et de martyre, lorsqu'un incident futile en apparence, interrompant ce redoutable entretien et distrayant l'attention d'Adeline et de M. de Bourgueil, permit à sa pauvre femme de reprendre son sang-froid.

Un domestique était entré et avait dit à M. de Bourgueil :

— Il y a dans le salon quelqu'un qui désire parler à monsieur.

— Qui est-ce ?

— Un monsieur âgé... à cheveux blancs. Je ne l'ai jamais vu ici, reprit le domestique.

— Priez ce monsieur d'attendre, dit M. de Bourgueil au domestique, qui sortit.

---

## XXVI.

M. de Bourgueil tenait trop à sa vengeance pour la compromettre en exposant sa femme à se trahir, puis cet entretien sur le général Roland, entretien dans lequel une

innocente et naïve enfant poignardait sa mère à chaque parole, promettait tant de féroces jouissances à cet homme, qu'il voulut les ménager, les savourer et distiller ainsi goutte à goutte le fiel douloureux et corrosif dont son cœur était gonflé. Car, ainsi qu'on le verra plus tard, sa barbarie était sinon excusée, du moins expliquée par les horribles souffrances qu'il endurait lui-même.

Après le départ du domestique, M. de Bourgueil, s'adressant à Adeline et à sa mère d'un ton affectueux et pénétré, leur dit :

— Pouvez-vous, toutes deux, méconnaître assez ma tendresse? Je dirai plus... parce que je me sens le droit de le dire, pouvez-vous assez oublier le culte que je vous ai voué pour me croire capable de dire sérieusement que ma fille, ma bien-aimée fille dédaigne mon affection, et qu'elle voudrait avoir pour père le général Roland? Voyons, sage et tendre amie, c'est à ton bon sens, à ton bon cœur que je m'adresse, ajouta-t-il en regardant sa femme, ne m'aideras-tu pas à convaincre cette pauvre enfant que je plaisantais en ayant l'air de douter d'elle? Cette plaisanterie, je la croyais innocente, je me trompais; elle était triste, elle était mauvaise, elle était coupable, puisqu'un instant elle vous a affectées, mes pauvres amies; aussi je me repens, je me rends à discrétion, je demande pardon; voyons, est-ce qu'on ne lui accordera pas son pardon, à ce pauvre père... qui a le cœur tout gros du chagrin qu'il a causé?

A ces derniers mots, qu'il prononça d'une voix touchante, en tendant ses bras à Adeline, celle-ci courut à son père, l'embrassa avec effusion, et lui dit :

— Oui, oui, bon père, je te pardonne... Car si tu avais un instant douté de moi, tu aurais dû bien souffrir.

— Et toi, amie, dit M. de Bourgueil en tendant la main à sa femme, tu me pardonnes aussi, j'espère?

— Oui, sans doute, répondit madame de Bourgueil avec effort, mais à l'avenir plus de ces tristes plaisanteries, n'est-ce pas? Elles sont trop pénibles pour Adeline et pour moi.

— Je te le promets; et maintenant, mon Adeline, je vais mériter tout à fait ma grâce auprès de toi, en te disant sérieusement, très-sérieusement cette fois, que je partage ton admiration pour le général Roland : je n'ai pas, non plus que ta bonne mère, l'honneur de le connaître personnellement; mais quelques-uns de nos amis communs, en qui nous avions toute confiance, l'ont vu intimement; selon eux, on ne peut rencontrer un cœur plus loyal, un caractère plus généreux, un esprit plus élevé que celui du général Roland. Tu me demandais, chère enfant, ce que moi et ta mère nous pensions de la comtesse et de son mari. Tu le sais maintenant. Et tenez, puisque nous parlons du général, il faut que je vous raconte un trait qui lui fait le plus grand honneur.

— Alors, maintenant, mon père, je peux te dire l'objet de ma demande, et...

— Mais paix donc, petite bavarde! dit gaiement M. de Bourgueil; laisse-moi donc conter mon histoire : tu nous parleras ensuite de la demande.

— Bien, bon père... nous écoutons.

— Vous devez vous imaginer, mes amies, reprit M. de Bourgueil avec un accent de confiance et d'abandon, vous devez vous imaginer, d'après *ses restes,* comme on dit, que dans sa jeunesse, le général Roland a dû être remarquablement beau, n'est-ce pas?

— Le fait est, bon père, reprit Adeline, qu'on ne peut voir une figure à la fois plus noble et plus vénérable : la dernière fois que nous l'avons rencontré... je...

— Eh bien! dit M. de Bourgueil, pourquoi t'interrompre, chère enfant?

— Si j'achève, reprit Adeline en s'adressant gaiement à sa mère, ce méchant père va dire encore que je voudrais être *mademoiselle Roland.*

— A la bonne heure, répondit en souriant M. de Bourgueil, tu ne pouvais mieux me prouver que tu me pardonnais ma méchante plaisanterie. Continue, chère enfant.

— Je te disais que la dernière fois que nous avons rencontré le général Roland, c'était chez madame Deverpuis. J'entendais dire autour de moi qu'il allait être nommé ambassadeur à Naples, et je pensais, en regardant sa belle et vénérable figure, qu'on ne pouvait désirer un ambassadeur d'un extérieur plus accompli.

— Et en cela, dit M. de Bourgueil, tu faisais preuve d'un excellent goût.

— Mais tu vas voir, bon père; moi, je regardais le général sans croire être remarquée de lui; eh bien, pas du tout...

— Comment donc?

— Ne voilà-t-il pas que ses yeux rencontrent les miens!... Juge si je suis honteuse!

— Je le crois, dit en souriant M. de Bourgueil, et voici mademoiselle l'enthousiaste qui n'ose plus les relever, ses beaux yeux!

— De quelques instants du moins, et lorsque je m'y hasarde... sais-tu ce qui arrive?

— Non; quoi donc?

— Je retrouve les yeux du général toujours attachés sur les miens, mais avec un regard si doux, si bon, que...

— Que...

— Tu vas te moquer de moi, bon père, mais je me suis sentie presque ému... et en vérité.. je te demande un peu, pourquoi?

— Il faut demander ceci à ta mère... chère enfant, elle te le dira peut-être, et encore... je ne sais... car elle ne paraît pas partager notre admiration au sujet des avantages extérieurs du général.

— Vraiment, chère maman?

— Mon enfant, reprit madame de Bourgueil, qui, le

visage penché sur sa tapisserie, avait dévoré ses larmes en entendant sa fille parler du regard attendri que le général Roland avait attaché sur elle, mon enfant, je l'avoue, j'ai été moins frappée que toi et ton père de ce qu'il peut y avoir de remarquable dans l'extérieur de M. le général Roland...

— Oh! moi, cela ne m'étonne pas du tout, reprit affectueusement M. de Bourgueil; quoique tu aies une grande fille de vingt et un ans, pauvre amie, tu es encore timide comme une pensionnaire, et je suis bien certain qu'en effet, tu n'auras pas plus remarqué le général Roland... que tout autre; mais pour en revenir à mon histoire, mes amies, car il faut bien en finir, figurez-vous... et cela ne vous étonnera pas le moins du monde, figurez-vous que, dans sa jeunesse, le général était beau comme le jour, séduisant au possible; enfin, il faisait tourner toutes les têtes, tant il y a qu'une femme... jusqu'alors irréprochable...

— Mon ami, dit madame de Bourgueil frissonnant d'épouvante, ne craignez-vous pas...

— Quoi, amie?

— Qu'un tel récit... devant Adeline...

— Eh bien!... achève donc, amie... Qu'un tel récit devant Adeline?...

— Ne soit peut-être...

— Ne soit peut-être?...

— Pas tout à fait convenable? répondit madame de Bourgueil, qui se sentait mourir.

— Pauvre amie! reprit son bourreau d'un ton d'affectueuse déférence, je comprends qu'une vie pure et sainte comme la tienne te donne le droit d'être rigoriste jusqu'au scrupule; mais, permets-moi de te le dire, notre Adeline a vingt et un ans, et depuis deux hivers elle nous accompagne dans le monde. Or, malgré la réserve avec laquelle on s'y exprime toujours devant les jeunes personnes, elle n'est pas sans savoir que s'il est des femmes dignes comme toi, tendre amie, de l'estime, de la vénération de tous, il est de misérables créatures assez perdues, assez infâmes pour trahir leurs devoirs. Eh ! mon Dieu! tiens, il y a deux mois à peine, notre Adéline n'a pu s'empêcher d'entendre avec quel mépris, quelle indignation on parlait de cette odieuse madame de Bermont, qui, pour suivre son séducteur, avait abandonné son mari et sa fille... N'est-ce pas, chère enfant, tu te rappelles le scandale que cette aventure a fait dans le monde,

— Oui, mon père, répondit la jeune fille avec un accent de dédain; heureusement, cette femme s'est rendu justice...

— Comment cela? Explique-toi, dit M. de Bourgueil.

Et, s'adressant à sa femme :

— Comprends-tu ce que notre Adeline veut dire... amie ?

— Non... balbutia madame de Bourgueil, non, je ne comprends pas bien...

— Je veux dire, mère chérie, reprit la jeune fille, que

cette malheureuse femme s'est rendu justice en abandonnant sa fille, qu'elle n'était plus digne de garder auprès d'elle, et qui un jour aurait eu honte d'une pareille mère...

— L'entends-tu, amie? l'entends-tu, notre enfant? dit M. de Bourgueil avec un accent de fierté. Ah! je reconnais là le fruit des exemples et de l'éducation que tu lui as donnés! N'es-tu pas charmée, comme moi, de sa vertueuse indignation contre ces infâmes créatures qni foulent aux pieds les plus saints devoirs?

— Cette indignation est légitime, répondit madame de Bourgueil. Sans doute, la femme dont nous parlons a été coupable.... bien coupable... elle expiera sans doute sa faute dans de cruelles tortures... elle est abandonnée, méprisée de tous. Elle est haïe par sa fille... le dernier, le plus affreux coup qui puisse frapper une mère... tant de douleurs attendriront peut-être des cœurs impitoyables; et qui sait si un jour son enfant n'aura pas pitié d'elle, la voyant si malheureuse...

— Il me semble à moi, reprit M. de Bourgueil, qu'une si odieuse créature ne mérite aucune compassion, et, s'adressant à la jeune fille, et toi, Adeline, qu'en penses-tu?

— Comment veux-tu, bon père, que j'aie une idée là-dessus, moi, habituée à chérir, à honorer la plus tendre des mères!... Il me semble seulement qu'une femme qui aurait conservé un peu de cœur devrait mourir de honte plutôt que d'affronter le mépris ou la pitié de sa fille...

— Bien, bien, chère enfant, dit M. de Bourgueil; j'aime cette noble réponse; elle est digne de toi et de ta mère.

En disant ces mots, M. de Bourgueil jeta les yeux sur sa femme; mais, en tourmenteur habile et expert, il s'aperçut, au léger tressaillement des lèvres décolorées de sa victime, qu'elle ne pouvait endurer plus longtemps la torture sans se trahir; aussi, renonçant pour le moment au récit dont il l'avait menacée, il dit en paraissant se rappeler un souvenir :

— Lorsque je suis avec vous deux, j'oublie tout. Quelqu'un m'attend depuis assez longtemps déjà dans le salon, il faut que je vous quitte; je vous garde mon récit pour tantôt; seulement, chère enfant, maintenant que tu sais dans quelle estime, ta mère et moi, nous tenons le général Roland et sa femme, dis-nous ce que tu voulais nous demander.

— Eh bien! bon père... deux ou trois fois dans le monde, cet hiver, je me suis trouvée par hasard placée à côté de la fille du général Roland; il est impossible d'être plus charmante, plus aimable que cette jeune personne. Nous avons causé ensemble, et cela m'a suffi pour avoir le plus grand désir de la connaître davantage; car il y a en elle je ne sais quoi qui charme et qui attire. Naturellement, je ne voulais pas vous parler de mon vif désir de me lier avec mademoiselle Roland avant de savoir ce que vous pensiez de ses parents; mais puisque vous en

pensez tant de bien, et que d'ailleurs maman se trouve en relations avec madame la comtesse Roland pour leur œuvre des prisons, je serais heureuse, oh! bien heureuse, d'avoir pour amie mademoiselle Roland. Cela ne serait pas, il me semble, impossible si ma chère maman voulait demander à la comtesse la permission de me présenter à sa fille; n'est-ce pas, bon père? Aussi n'avais-je pu m'empêcher de regretter que maman eût fait aujourd'hui fermer sa porte; la visite de la comtesse serait une si bonne occasion d'arriver peut-être à ce que je désire!

— Ne penses-tu pas comme moi, chère amie, dit M. de Bourgueil à sa femme, que rien n'est plus facile que d'amener ce rapprochement entre ces deux enfants? liaison dont je serais, du reste, enchanté, car notre Adeline ne pourrait mieux placer son amitié... Mais qu'as-tu, ajouta M. de Bourgueil en voyant l'altération des traits de sa femme, dont les forces étaient à bout, est-ce que ton malaise augmente?

— Beaucoup, répondit madame de Bourgueil en se levant avec peine, je ne me sens pas très-bien, je vais rentrer chez moi avec Adeline pendant que vous recevrez ici la personne qui vous attend...

— Mon Dieu! mon Dieu! maman, reprit la jeune fille avec une nouvelle inquiétude en examinant le visage de sa mère, car celle-ci, jusqu'alors, et pendant presque tout le temps de ce martyre, avait autant que possible tenu sa tête baissée sur sa tapisserie, moi qui ne songeais qu'à

causer... qu'à parler de ce qui m'intéresse... toi tu souffrais... et sans le dire, encore!...

— Tiens, amie, reprit M. de Bourgueil, je n'ai pas le courage de te quitter, je vais faire dire à cette personne qui m'attend que je ne suis pas visible.

— Non, non, de grâce! recevez cette personne, dit madame de Bourgueil espérant être pour quelques moments délivrée de la présence de son bourreau. Adeline va m'accompagner... je vais faire avec elle quelques tours de jardin, peut-être le grand air me fera-t-il du bien...

— Adeline, je n'ai pas besoin de te recommander de bien veiller sur ta mère, dit M. de Bourgueil; fais-la se bien envelopper de châles, de crainte du froid.

— Oh! père, sois tranquille, répondit la jeune fille, je ne quitterai pas maman d'une seconde.

Pendant que madame de Bourgueil quittait le salon appuyée sur le bras de sa fille, M. de Bourgueil sonna et dit au domestique de faire entrer la personne qui attendait dans la pièce voisine.

Bientôt le domestique introduisit Pietri.

Il resta seul avec M. de Bourgueil.

## XXVII.

M. de Bourgueil se trouvant seul avec Pietri, lui dit en le regardant avec assez d'étonnement :

— A qui, monsieur, ai-je l'honneur de parler?

— Monsieur, vous ne me reconnaissez pas?

— Mais, monsieur, répondit M. de Bourgueil en examinant le Corse avec plus d'attention, je crois ne vous avoir jamais vu.

— Pardon, il y a environ vingt-deux ans, reprit Pietri en souriant, cherchez bien.

— Vingt-deux ans! cela date de loin; vous comprendrez, monsieur, que mes souvenirs me fassent défaut.

— Cependant, monsieur, la circonstance dans laquelle j'ai eu l'honneur de vous rencontrer doit avoir laissé quelques traces dans votre mémoire.

— Quelle circonstance?

— Le duel de M. Delmare et du colonel Roland.

— Que dites-vous?

— Je vous ai aidé, monsieur, à relever ce pauvre M. Delmare.

— Cela n'est pas possible, monsieur! Quatre personnes seulement assistaient à ce duel : M. Delmare, moi et le témoin du colonel Roland.

— Vous oubliez, monsieur, qu'un serviteur du colonel

est venu avec une lumière à la fin du combat : ce serviteur, c'était moi.

— Vous?

— J'étais alors valet de chambre du colonel Roland; aujourd'hui, j'ai l'honneur d'être l'intendant de M. le général Roland.

— Ah! vous êtes l'intendant du général Roland, reprit M. de Bourgueil assez surpris de cette rencontre, et que désirez-vous?

— Vous offrir mes petits services, monsieur, si vous daignez les agréer encore.

—Les agréer encore? M'en avez-vous donc déjà rendu?

— Un très-grand... oui, monsieur, un très-grand service.

— Et lequel, s'il vous plaît?

— Je vous ai empêché d'être plus longtemps dupe d'un faux et indigne ami.

— Expliquez-vous clairement, dit vivement M. de Bourgueil de plus en plus surpris.

— C'est moi, monsieur, qui ai eu l'honneur de vous écrire autrefois la lettre anonyme grâce à laquelle vous avez surpris madame votre femme chez mon maître.

A cette révélation, M. de Bourgueil recula d'un pas, frappé de stupeur; puis, après un moment de silence, il s'écria :

— C'était vous! vous!!

Pietri s'inclina en signe d'assentiment.

— Mais, reprit M. de Bourgueil en attachant un regard pénétrant sur le Corse, mais c'était trahir votre maître!

Pietri s'inclina de nouveau.

— Et comment alors êtes-vous resté si longtemps à son service? reprit M. de Bourgueil, comment êtes-vous encore dans sa maison?

— Parce que mon œuvre de vengeance n'est pas encore accomplie, monsieur.

— Quoi! vous auriez à vous venger du général Roland, s'écria M. de Bourgueil, croyant à peine ce qu'il entendait, vous aussi?

— Moi aussi, monsieur, et sachant qu'en ce sens nous avons des intérêts à peu près communs, excusez cette liberté, je viens, ainsi que j'ai eu l'honneur de vous le dire, monsieur, vous offrir mes petits services, car le temps presse.

— Et qui me dit, reprit M. de Bourgueil d'un air défiant en tâchant de lire la vérité sur la figure impassible du Corse, qui me dit que vous n'êtes pas un émissaire du général Roland? qui me prouve la sincérité de vos offres de service?

— Permettez-moi, monsieur, d'entrer dans quelques détails, et vous reconnaîtrez ma loyauté.

— Voyons.

— Vous me permettez de parler sans détours?

— Je vous le demande.

— Monsieur, un mari qui garde sa femme et qui se tait après la découverte que vous avez faite, et qui ensuite élève auprès de lui une fille qui n'est pas sienne, ce mari est le plus généreux... ou le plus implacable des hommes. Je ne vous ferai pas l'injure de vous croire généreux, monsieur, c'est-à-dire faible et indifférent à l'outrage; je vous ferai d'autant moins cette injure, que j'ai deviné votre pensée lorsque j'ai su vos heureux efforts pour mettre souvent, dans le monde, madame de Bourgueil et sa fille en présence du général Roland, comme des remords vivants. Certes, l'idée était bonne,mais,permettez-moi de vous le dire, incomplète. C'était une torture pour madame votre femme, soit! mais ces rencontres, quoique assez pénibles pour mon maître, étaient bientôt oubliées par lui au milieu de la céleste félicité dont il jouit auprès de sa femme et de sa fille; il en est adoré, il les adore. En un mot, monsieur, vous ne sauriez vous imaginer combien le général est heureux. Tout lui a réussi, tout lui est venu à point, bonheur domestique, richesse, considération, honneurs; enfin, pour combler la mesure, il marie jeudi sa fille à un phénix, et de ce phénix elle est folle, de sorte que ce mariage, charmant comme un mariage d'amour, est sage comme un mariage de raison. Vous le voyez, monsieur, si mon maître est le plus fortuné des époux, il est aussi le plus fortuné des pères... Mais, ajouta le Corse en remarquant l'expression des traits de M. de Bourgueil, je m'aperçois,

monsieur, que ce que je vous raconte... de l'ineffable bonheur du général... vous fait... un mal affreux.

— Peut-être, répondit M. de Bourgueil presque effrayé de l'impassible cruauté du Corse, et ne sachant encore s'il devait s'applaudir de rencontrer un pareil auxiliaire, et lorsque vous évoquez à mes yeux la peinture enchanteresse du bonheur domestique du général Roland, c'est sans doute, homme charitable, afin de soulever tout ce que je peux avoir de haine et de rage dans le cœur.

— Naturellement, monsieur, oui, je désire ranimer tous vos ressentiments et vous prouver que votre vengeance sera incomplète, boiteuse, pauvre, tant que vous vous bornerez à supplicier madame votre femme.

— Ah! vous croyez que... je...

— Je crois que vous la torturez d'autant plus, monsieur, que vous l'avez aimée davantage.

M. de Bourgueil fut frappé de la pénétration du Corse, qui reprit :

— Je devine à merveille ce que vous devez faire souffrir à madame votre femme, surtout en présence de sa fille. Aussi cette affection apparente pour cette enfant du colonel Roland a-t-elle été un coup de maître. Vous devez trouver là un ressort excellent, il doit donner presque à chaque instant mille moyens nouveaux à votre vengeance.

— Vous me paraissez très-expert en vengeance.

— Dame! c'est ma spécialité depuis tantôt vingt-cinq ans, monsieur; vous concevez, n'est-ce pas, lorsqu'on

s'est adonné corps et âme à une idée depuis un temps pareil, on l'a creusée, étudiée sous toutes ses formes : aussi avais-je l'honneur de vous dire qu'il fallait compléter votre vengeance et conclure... conclure le plus tôt possible; car vous ignorez sans doute, (et c'est, entre autres choses, le désir de vous éclairer à ce sujet qui m'amène ici), vous ignorez, dis-je, que le général part dimanche pour son ambassade de Naples.

— Il est donc nommé à ce poste si envié?

— D'aujourd'hui même. Il le désirait, est-ce que cela pouvait lui manquer? Il a toujours été si heureux! Jeune, il a vécu comme *don Juan;* vieux, il est entouré des plus douces affections de la famille et comblé d'honneurs; c'est trop rare, n'est-ce pas, monsieur, une pareille continuité de félicité?

— Allons, j'étais fou de douter de la sincérité de vos offres, reprit M. de Bourgueil de plus en plus frappé du caractère de Pietri, vous me serez un bon et franc auxiliaire; comptez sur moi comme je compte sur vous.

— J'étais certain, monsieur, de mériter votre confiance. Résumons : la signature du contrat de mariage de la fille de mon maître a lieu jeudi, puis dimanche... toute la famille part pour Naples; vous le voyez, monsieur, il faut se hâter... il le faut, malheureusement.

— Malheureusement ?

— Hélas! oui, monsieur... et ici, je confesse mon égoïsme, je parle pour moi... j'aurais déjà, voyez-vous,

pu porter de terribles mais partielles atteintes au bonheur de mon maître... et j'ai toujours reculé... toujours reculé.

— Et pourquoi ces retards?

— Eh! mon Dieu, monsieur, d'abord parce que l'homme n'est jamais satisfait : il a le bien, il veut le mieux; je temporisais afin de polir, de caresser mon œuvre avec amour, voulant arriver à quelque chose de bien... de complétement bien... à quelque chose enfin de large, de terrible, qui pùt jouer à s'y méprendre un épouvantable châtiment providentiel... Je n'ai pas, d'ailleurs, à me reprocher mon délai, j'ai fait une précieuse acquisition... Mais enfin, en admettant que cette œuvre, mon unique souci depuis tant d'années, arrive à être telle que je l'ai si souvent rêvée durant mes longues insomnies... oui, au jour choisi par moi, la foudre éclate et tombe à ma voix sur l'objet de ma haine immortelle... C'est très-bien, mais après? Oui, monsieur, après? que deviendrai-je? quel but aura désormais ma vie? plus aucun. Je vous demande un peu ce que vous voulez que je fasse en ce monde, lorsque j'aurai eu dit à mon maître brisé, anéanti au milieu des ruines de son bonheur écroulé : *C'est moi, Pietri, qui vous ai frappé ainsi par représailles du mal que vous m'avez fait autrefois!* Hélas, monsieur, une fois que le pauvre vieux serviteur aura eu ainsi savouré en une seconde le fruit de vingt-cinq ans de patients efforts, il n'aura plus qu'à quitter ce monde... hélas!

Et Pietri soupira d'un air dolent et mélancolique.

M. de Bourgueil était impitoyable, mais ce Corse l'épouvantait et il le regardait en silence.

— Mais pardon, monsieur, reprit Pietri, pardon de me laisser aller à philosopher ainsi... C'est que, voyez-vous, entre *collègues*... permettez-moi cette petite familiarité... l'on s'abandonne à ses réflexions à cœur ouvert. Je suis donc venu ici, d'abord pour vous prévenir que le général partait dimanche.

— C'est bientôt, dit M. de Bourgueil en réfléchissant.

— J'ai voulu aussi vous apprendre que ma maîtresse, à son grand regret, mais cédant au désir du général, doit éviter toute occasion de se rencontrer avec madame de Bourgueil; ainsi la comtesse, devant rendre une visite en personne à madame votre femme, et craignant de la rencontrer chez elle, m'a chargé de remettre sa carte en conséquence. Or, vous concevez, monsieur, que par cela même que le général redoute par instinct ce rapprochement...

— Plus je dois tenir à ce que ce rapprochement s'effectue; telle avait toujours été ma pensée. Je ne désespérais pas d'y arriver, et alors ma vengeance n'eût plus été *boiteuse*... car du même coup je frappais ma femme, cet homme et sa fille, que j'abhorre!... Malheureusement le prompt départ du général ruine à peu près mes espérances.

— Je suis précisément venu ici, monsieur, pour vous aider à parer ce coup inattendu... Veuillez m'écouter. Le

général donne jeudi une grande soirée d'adieux; le contrat de mariage de sa fille se signe ce soir-là.

— Bien... mais je ne vois pas...

— Permettez... Madame de Bourgueil, sans être liée avec la comtesse, s'est trouvée souvent en relations avec elle... pour l'œuvre des prisons...

—Oui, et c'est en voyant dans les journaux le nom de la comtesse Roland parmi les dames de cette œuvre que j'ai forcé ma femme à faire les démarches en suite desquelles elle a été admise comme patronnesse... C'était le premier pas du rapprochement que je méditais.

— Le moyen était bon, et il nous servira, voici comment : madame de Bourgueil et la comtesse sont patronnesses d'une même œuvre, elles ont échangé des visites en personne; madame votre femme trouvera donc fort naturel de recevoir cette invitation.

Et Pietri tira de sa poche une lettre qu'il remit à M. de Bourgueil.

— Quelle est cette invitation?

—Je suis toujours chargé par ma maîtresse de remplir ses lettres d'invitation imprimées, en y écrivant le nom des personnes qu'elle convie à ses dîners ou à ses fêtes; cette invitation est ainsi conçue :

« *Madame la comtesse et monsieur le comte Roland prient monsieur et madame de Bourgueil, ainsi que mademoiselle de Bourgueil, de leur faire l'honneur de venir passer la soirée chez eux, jeudi prochain.* »

Une fois que, grâce à cette invitation, vous aurez pu très-naturellement (aux yeux de madame de Bourgueil et de sa fille) les conduire toutes deux au sein de la famille du général Roland, réunie à l'élite de la société de Paris, pour signer le contrat de mariage de la fille de M. l'ambassadeur de France à Naples... une fois là, je laisse à votre fertile... imagination...

Monsieur de Bourgueil interrompit Pietri, et s'écria dans un farouche ravissement :

— Enfin, je touche au but!

— Je l'espère, dit froidement Pietri.

— Un dernier mot, monsieur... je crois très-important pour vos projets... et aussi pour les miens que vous arriviez ponctuellement à la soirée du général Roland, à une heure convenue entre nous; mais cette heure, je ne puis encore vous la fixer : elle est subordonnée à une décision que je ne peux guère prendre avant jeudi matin.

— Alors écrivez-moi, jeudi matin, à quelle heure de la soirée nous devrons arriver chez le général.

— Jeudi matin, monsieur, vous aurez un mot de moi.

L'entretien de M. de Bourgueil et du Corse fut interrompu par Adeline, qui entra vivement en disant :

— Bon père, maman se trouve mieux.

Puis voyant que M. de Bourgueil était encore en compagnie, elle resta près de la porte.

A l'aspect d'Adeline, M. de Bourgueil et Pietri échangèrent un coup d'œil significatif.

— Ainsi, mon cher monsieur, dit M. de Bourgueil, j'attendrai votre lettre.

— Oui, monsieur, répondit le Corse en s'inclinant pour prendre congé. Si je puis avoir l'honneur de vous écrire plus tôt que je ne l'espère, je vous écrirai.

Et Pietri, après s'être incliné de nouveau et profondément devant Adeline, lorsqu'il passa près d'elle, quitta le salon.

— Quel est donc ce monsieur, bon père? demanda la jeune fille après le départ de Pietri. Il a une figure bien vénérable.

— Tu trouves?

— Oui, mon père.

— Tu as raison et ton instinct ne t'a pas trompée... C'est un très-digne homme... Mais, dis-moi, où est ta bonne mère?

— Elle vient de rentrer dans sa chambre, elle se trouve mieux, le grand air lui a fait du bien; elle m'a dit : Va voir si ton père est seul, car j'aurais à causer avec lui d'une pensée qui m'est venue pendant notre entretien de tantôt.

— Cela se trouve à merveille, car j'ai justement à parler à ta mère. Va donc la prévenir que je l'attends.

— Il paraît que c'est le jour des grands mystères, dit en riant la jeune fille. Je te laisse; je vais avertir maman; je ne reviendrai que lorsque vous me ferez demander.

Et Adeline sortit.

Quelques moments après, madame de Bourgueil entra. Les deux époux se trouvèrent seuls.

---

## XXVIIII.

Lorsque madame de Bourgueil se trouva seule avec son mari, la cruelle contrainte que lui imposait toujours la présence de sa fille disparut; son regard, d'une dignité triste, n'évitait plus celui de M. de Bourgueil; lui, de son côté, n'ayant plus besoin de feindre une hypocrite tendresse, laissait lire sur sa physionomie la haine, la froide méchanceté qui l'animait, et aussi les ressentiments d'une douleur incurable, car, ainsi que nous l'avons dit, si l'inconcevable férocité de cet homme pouvait être sinon excusée, du moins expliquée, c'était par l'acuité de ce qu'il souffrait aussi, lui!

Madame de Bourgueil dit à son mari d'une voix ferme :

— Monsieur, après l'horrible scène de tantôt, une explication est devenue indispensable.

— Une explication?... Pour m'expliquer quoi, madame?

— Monsieur, je trouve que mon supplice, mon expiation, si vous voulez, a assez duré.

— Pardon, je ne trouve pas cela.

— Je m'en aperçois, monsieur. Votre infernale mé-

chanceté est féconde; ce que j'ai enduré aujourd'hui dépasse tout ce que j'avais souffert jusqu'ici.

— Madame, il faut du progrès en toute chose.

— Cela signifie sans doute, que vous me ménagez des tortures plus grandes encore?

— Je l'espère.

— Vous vous en vantez...

— Non, madame...

— Écoutez bien ceci, monsieur : lorsque, il y a plus de vingt ans, vous avez eu la preuve de ma faute, je vous ai conjuré de demander notre séparation, vous m'avez refusé ; la loi, le droit, la force, étaient pour vous; la possession de votre victime vous a été assurée, garantie...

— Dieu merci...

— Je suis devenue mère, j'ai pressenti tout ce que cette maternité me préparait d'angoisses et d'alarmes; je vous savais capable de tout; ma vie était consacrée désormais à défendre mon enfant contre vous...

— Ne dirait-on pas que je voulais le dévorer votre enfant? quel bel ogre je suis!... votre fille m'adore...

— Oh! je le sais, monsieur, vous dédaignez les vengeances brutales, et surtout promptes : un coup de poignard ne m'aurait tuée qu'une fois, et mon supplice dure depuis vingt ans; lorsque vous m'avez déclaré que vous vouliez me garder près de vous et ne pas me séparer de mon enfant, j'ai deviné que ce que j'aurais à souffrir pendant la première adolescence de ma fille ne serait rien au-

près de ce qui m'était réservé par vous lorsqu'elle aurait l'âge de raison.

— Je ne crois pas avoir trompé vos prévisions?

— Non, monsieur, et même, la seule attente de ce nouveau martyre, je l'avoue, le plus cruel de tous et sur lequel vous preniez soin d'appeler sans cesse et d'avance ma pensée... cette attente était horrible... Enfin l'heure est venue, où vous avez pu me dire : « Votre fille a maintenant l'âge de raison, vous vous chérissez toutes deux... Je l'entretiens dans sa tendresse et sa vénération pour vous, en lui en donnant l'hypocrite exemple... Votre fille est votre seule consolation, votre unique affection en ce monde... »

— Je puis vous aider à rappeler vos souvenirs, reprit M. de Bourgueil en interrompant sa femme. « Si jamais, madame, vous avez l'audace (ai-je ajouté) de vous opposer à une seule de mes volontés, je vous démasque aux yeux de votre fille... et au lieu du respect, de l'idolâtrie que vous lui inspirez, elle n'a plus pour vous que mépris et aversion; je renie avec éclat ma paternité, ainsi que j'en ai conservé le droit; j'affiche votre honte et l'opprobre de la naissance de votre fille, je vous livre toutes deux aux dégoûts du monde, et je chasse de ma maison la mère adultère et la fille adultérine... » Oui, voilà ce que je vous ai dit alors, madame... Vous me savez homme à tenir ma promesse; pourquoi revenir là-dessus?

— Vous connaissiez, monsieur, ma folle tendresse

pour ma fille, ma seule consolation en ce monde... vous l'avez dit... Vous saviez la fierté de mon caractère, et que je sacrifierais tout à la honte d'avoir à rougir devant mon enfant, et à la crainte de lui porter un coup affreux... mortel peut-être... vous m'avez dominée par vos menaces; alors a commencé pour moi un supplice de tous les jours, de tous les instants; ce n'était pas assez pour vous, que d'amener sans cesse cette innocente enfant à louer *mes vertus,* à me glorifier comme le modèle des mères et des épouses... vous m'avez traînée dans un monde où je devais souvent rencontrer le général Roland, sa femme et sa fille, vous avez fait plus, vous m'avez forcée de faire partie d'une œuvre à laquelle appartenait la comtesse Roland : vous comptiez ainsi préparer presque fatalement je ne sais quel rapprochement dont le but m'échappe, mais qui ne peut être qu'horrible pour ma fille et pour moi! Enfin, ce matin, profitant, avec un art infernal, de quelques paroles d'Adeline au sujet de la comtesse Roland et de son mari, vous avez rendu ma fille... votre complice, oui... grâce à vous, cette pauvre enfant, dans sa naïveté, m'a torturée... sous vos yeux... elle, mon Dieu! ajouta madame de Bourgueil d'une voix altérée par les sanglots, elle... qui n'a vécu... qui ne vit que pour m'aimer...

— Tout cela est vrai, madame, répondit M. de Bourgueil avec un calme effrayant. Où voulez-vous en venir?

— Monsieur, je suis résolue à ne plus subir désormais un pareil supplice.

— Ne dites pas de ces puérilités-là, je vous prie.

— Monsieur...

— Voyons, madame de Bourgueil, parlons raison. Croyez-vous que c'est au moment où ma vengeance commence à se dessiner, que je vais y renoncer? Tenez, quoique vous vous soyez conduite envers moi dans votre jeunesse comme une fieffée coquine, j'ai toujours rendu justice au bon sens de votre âge mûr. Vous avez été, il est vrai, une femme adultère, une de ces infâmes qui, au su ou à l'insu de leurs maris, élèvent dans la sainteté du foyer domestique le fruit de leur débauche...

— Ces outrages, monsieur, dit la malheureuse femme en mordant son mouchoir pour étouffer ses sanglots, ces outrages, je les ai mérités, je les subis, mon Dieu, depuis bien des années sans me plaindre; je ne me plaindrai pas aujourd'hui.

— En effet, vous commencez, je le crains, à vous blaser là-dessus; nous trouverons moyen de remédier à cette satiété. J'avais donc l'honneur de vous dire, madame, que vous aviez été une femme sans mœurs et digne du dernier mépris; mais enfin, dans mon impartialité, je dois reconnaître que vous êtes une femme de bon sens. Or, je vous le demande à vous-même, n'est-ce pas puéril de venir me dire : je suis résolue à ne plus souffrir ceci ou cela?

— Telle est pourtant ma résolution, monsieur.

— Madame de Bourgueil, vous me faites pitié!

— La pitié... oh! c'est un sentiment que je ne vous ai

jamais inspiré, monsieur! que je ne vous inspirerai jamais!

— Jamais!

— C'est pour cela que je veux mettre fin à mon martyre.

— Eh, mon Dieu, sans doute, vous le voulez; on veut toujours. Mais pouvoir, madame, mais pouvoir?

— Je le pourrai.

— Comment?

— Vous m'avez dominée jusqu'ici en me menaçant de dévoiler ma honte à ma fille. Eh bien, je vous dis que si vous me poussez à bout, je ferai moi-même, oui, moi-même, quoique cette pensée me glace d'épouvante, je ferai moi-même ce terrible aveu à ma fille.

— Bon! Et puis?

— Cet aveu lui prouvera ce que j'ai dû souffrir jusqu'ici, monsieur. Elle m'aime; elle me pardonnera. Elle me plaindra peut-être... Je connais son cœur.

— Très-bien! Et puis?

— Alors du moins, monsieur, je ne serai plus forcée de cacher l'horreur que vous m'inspirez; alors j'échapperai à cette vie de mensonge, de réticence et d'alarmes toujours renaissantes, à laquelle vous m'avez condamnée, et qui me tue à petit feu.

— De mieux en mieux! Et puis?...

Et comme madame de Bourgueil regardait son mari, il reprit :

— Oui, je vous le répète, et puis après, qu'arrivera-

t-il? oui, qu'arrivera-t-il, lorsque vous aurez fait à votre fille cet aveu qui, malgré tout l'artifice de sentimentalité maternelle dont vous pourrez l'entourer, se résumera par ceci : « Mon enfant aimée, j'ai été la maîtresse du général Roland et surprise au sortir de ses bras par M. de Bourgueil; tu le crois ton père, chère innocente... erreur, ton vrai père est le général Roland, mon ancien amant; aussi, chaste fille, m'est-il insupportable de t'entendre glorifier sans cesse mes vertus de mère de famille : ça finit par devenir une insipide plaisanterie; oui, chère virginale fille, comme tant d'autres j'ai eu un amant; de cet amant, un enfant, et cette enfant c'est toi, fille adorée; maintenant, tu ne seras pas assez dénaturée pour me mépriser à cause de cet *enfantillage,* et retourner contre moi ces principes de moralité que je t'ai donnés par pure hypocrisie; car ces principes, je les ai outrageusement foulés aux pieds. Tu sais maintenant que j'ai été une misérable dans mon jeune temps; n'en parlons plus, vivons en bonnes amies, et surtout honore-moi, respecte-moi, glorifie-moi comme par le passé. » Soit, vous tiendrez à votre fille ce langage ou son équivalent. Mais ensuite, madame de Bourgueil? Oui, ensuite? De deux choses l'une, ou votre enfant n'éprouvera plus pour vous que dégoût et horreur, ou vous lui ferez pitié et elle vous continuera sa tendresse.

— Sûre de sa tendresse, monsieur, je ne crains plus rien, je m'ensevelis avec elle dans quelque retraite et...

— Ah! ah! ah! reprit M. de Bourgueil avec un éclat

de rire sardonique. Il paraît que c'est chez vous une idée fixe... Déjà, dans le temps, vous m'aviez parlé de cette imagination de retraite au sujet du colonel Roland qui, par parenthèse, se moquait de vous et ne donnait pas, lui, dans ses idylles romanesques : *Une chaumière et mon amant!* disiez-vous alors. *Une chaumière et ma fille!* dites-vous aujourd'hui... C'est à merveille! Mais, fidèle et chaste épouse, permettez, il me semble que je suis toujours un peu trop oublié dans vos projets... Vous croyez ingénument que lorsque vous aurez spontanément avoué votre déshonneur à votre fille, vous m'échapperez pour cela? Allons donc, pas le moins du monde!

— Que dit-il? s'écria madame de Bourgueil avec épouvante; ô mon Dieu, que vais-je entendre!

— Oh! sans doute, il viendra un moment fatal où je révélerai votre honte... et je reculerai peut-être ce beau jour jusque après le mariage de votre fille, mariage auquel je songe, nous en parlerons; peut-être même attendrai-je qu'elle soit mère à son tour : vous voyez que vous avez encore bien des phases peu réjouissantes à traverser.

— Non, murmura madame de Bourgueil presque avec égarement, non, c'est impossible!

— Sans doute il viendra, dis-je, un moment, reprit son bourreau, un jour suprême, fatal, où je vous chasserai vous et votre fille, de cette maison où vous avez apporté l'opprobre; mais, permettez, je reste seul juge,

maître de l'opportunité de ce moment; or, si d'ici là, vous voulez faire votre honnête confession à votre fille, libre à vous; seulement, je vous le répète, nous ne nous séparerons pas pour cela, au contraire : ce chaste aveu sera un nouveau lien pour notre cher petit *trio;* oui, chaque jour, vous m'entendrez dire devant vous *à mademoiselle Roland,* ainsi que je m'amusais à l'appeler tantôt et ainsi qu'elle s'appelait elle-même en se jouant : « Eh bien, ma chère, votre vertueuse mère, ce modèle des épouses que voici, s'est donc prostituée au colonel Roland, dont vous êtes la fille! »

— Oh! assez! assez!... s'écria l'infortunée en se tordant les mains de désespoir. Oh! la mort! plutôt la mort que de pareils outrages devant ma fille!

— Bah!... la mort, je vous l'ai dit il y a vingt ans, et vous m'avez donné raison, les femmes ont la vie dure... et puis... mourez, soit, votre fille me reste...

— Mais c'est horrible! s'écria madame de Bourgueil, égarée par la terreur. Mais je suis donc condamnée à ne jamais sortir de ce cercle d'épouvante et de tortures! Mais c'est quelque chose d'infernal, que cet homme! N'ai-je donc pas assez souffert, mon Dieu! pour désarmer ce monstre!

— Ce monstre! vos souffrances, vos tortures! mais vous êtes stupide, à la fin! s'écria M. de Bourgueil sortant enfin de son calme sardonique, et mis hors de lui par les reproches de sa femme. Vos souffrances! et moi donc?

Savez-vous ce que j'ai souffert... depuis plus de vingt ans!... Misérable femme! elle ne voit pas que ma vengeance est une lame à deux tranchants! Oh! réjouissez-vous, tendre épouse, chaque coup que je vous porte me fait à moi une blessure plus cruelle peut-être encore que la vôtre. Ah! vous croyez, vous, que tout est roses... dans le fiel et dans la haine! Ah! vous ignorez ce que me coûte l'assouvissement de ma vengeance!... Eh bien, je vais vous le dire, moi, madame... et nous verrons après si vous aurez l'audace, entendez-vous, l'audace... de vous étonner de vos tortures passées... et de vouloir échapper à celles qui vous attendent!

Les traits de M. de Bourgueil n'exprimaient plus cette haine implacable, cette férocité froide, qui le rendaient si terrible... mais un mélange de désespoir, de rage, et surtout de douleur atroce... que madame de Bourgueil n'avait jamais soupçonné chez son mari.

---

## XXIX.

M. de Bourgueil, s'approchant de sa femme les bras croisés sur sa poitrine, les traits bouleversés par une émotion dont il n'était pas maître, lui dit d'une voix, non plus acerbe et sardonique, mais palpitante de douleur :

— Voyons, madame. Vous avez évoqué le passé. Parlons-en. Vous m'avez reproché vos tortures. Parlons des miennes. Vous êtes, dites-vous, la victime? Parlons du *bourreau... du monstre!* Il y a bientôt vingt-cinq ans, je vous ai épousée, madame; vous étiez sans fortune, j'étais riche. Nos familles se connaissaient. Depuis longtemps je vous ai aimée! oh! passionnément aimée! Mais avant de demander votre main à votre père, je vous ai dit: « Le plus grand bonheur de ma vie serait de m'unir à vous. Exposer mon désir à votre père serait vous attirer de sa part des obsessions pénibles pour vous, et auxquelles cependant vous pourriez céder, ainsi que tant de jeunes filles. Je ne veux pas cela; je ne veux vous devoir qu'à vous-même. Vous me connaissez presque depuis l'enfance; si vous voulez m'étudier davantage, nos relations de famille nous permettent de nous voir souvent. J'attendrai... et si un jour vous prenez assez de confiance en moi pour me charger de votre avenir, vous me le direz. Seulement alors je m'ouvrirai à votre père sur mes projets. » Telle a été ma conduite envers vous. Est-ce vrai?

— Oui, monsieur, répondit madame de Bourgueil, de plus en plus surprise du changement de son mari et de l'expression de douleur amère qu'elle lisait sur son visage.

— Au bout d'une année d'épreuve, reprit-il, vous aviez sans doute suffisamment apprécié mon caractère, mes habitudes, mes goûts; car vous m'avez dit: « Parlez à mon père; j'ai foi en vous, ce mariage comblera tous mes désirs. » Est-ce vrai?

— C'est vrai.

— Nous nous sommes mariés, j'étais ivre de bonheur et d'amour... Ce bonheur, cet amour, les partagiez-vous alors?

— Oui, monsieur.

— Pendant les deux premières années de notre mariage, vous m'avez rendu le plus heureux des hommes... vous sembliez non moins heureuse... Avez-vous eu, pendant ces deux années, quelques reproches à m'adresser?...

— Aucun, monsieur, aucun.

— Ai-je, en quoi que ce soit, blessé votre délicatesse, votre cœur, votre affection?

— Non.

— N'ai-je pas fait tout ce qui dépendait de moi pour continuer de mériter votre estime et votre amour? Avez-vous pu un seul instant douter de ma tendresse?

— A cette époque, je n'en ai jamais douté, monsieur.

— A cette époque, madame, j'avais un ami, un ami d'enfance, brave entre les plus braves; bien jeune encore, son nom était déjà l'une des gloires de la France. J'aimais cet ami comme un frère; j'étais naïvement fier de lui. Je vous en avais souvent parlé. Au retour de l'une de ses campagnes, je vous l'ai présenté, vous demandant pour lui votre amitié.

— Monsieur, épargnez-moi, murmura madame de

Bourgueil, ce langage me tue... Ah! je préfère vos outrages.

— Je reçois cet ami dans notre intimité de chaque jour. Bientôt, Dieu m'en est témoin, sans que j'aie rien fait pour cela, à votre première tendresse pour moi succède la contrainte, puis la froideur... l'éloignement, l'aversion... enfin, nos appartements sont séparés... Dites, madame, cet éloignement, cette aversion, en quoi l'avais-je mérité? Étais-je moins dévoué, moins aimant que par le passé?

— Non... non, monsieur... Mais de grâce...

—Dites, madame! m'avez vous vu assez de fois à vos pieds, désespéré, pleurant! Je pleurais alors! vous demandant, à mains jointes, la cause de cet éloignement qui me navrait! Un seul mot amer ou blessant est-il alors sorti de mes lèvres? N'est-ce pas par la douceur, par la résignation, par la soumission la plus absolue à vos moindres désirs, que je m'efforçais de vaincre votre cruelle froideur, dont je me tuais en vain à pénétrer la cause? Me suis-je jamais plaint? Tout au plus, dans ma douleur profonde, je me permettais timidement d'en appeler du présent à ce passé... que vous m'aviez fait si beau, si heureux... Est-ce vrai, madame, est-ce vrai?...

— Ayez pitié de moi!...

— Et votre fille... aura-t-elle pitié de vous... lorsqu'au jour de l'expiation dernière... je vous dirai devant elle ce que je vous dis là? lorsqu'elle saura quelle avait été la conduite de l'homme que vous avez déshonoré?...

— Non, reprit madame de Bourgueil anéantie, non, je le sens... je n'aurai pas même de pitié à attendre de ma fille... Oh! je suis bien malheureuse!

— Écoutez encore le bourreau, madame! Écoutez encore le monstre!... Enfin, la cause de votre aversion, je la sais!... Je vous surprends chez le colonel Roland... A ce moment, voyez-vous, j'aurais eu l'énergie de demander au colonel Roland réparation par les armes, que je ne l'aurais pas fait. Non, sa mort eût été incertaine, et j'étais *sûr de vous avoir en vie.* Je vous ai donc gardée. Alors... alors pour moi aussi, madame, a commencé une existence épouvantable, car je vous aimais, moi... je vous aimais toujours !

Et M. de Bourgueil accentua ces mots d'un ton si déchirant, que sa femme tressaillit; puis elle ajouta d'un air de doute amer :

— Vous m'aimiez?... monsieur, vous m'aimiez, et vous jouissiez de mes douleurs, de mes larmes...

— Oh! madame, le temps était passé de vous prouver mon amour par une folle tendresse; je vous le prouvais selon que je le ressentais, moi! par la haine! oui, par la haine!... C'est étrange, n'est-ce pas? mais cela est. Je vous abhorrais, et je ne pouvais me résoudre à me séparer de vous... non... comme autrefois je ne pouvais me passer de votre présence; mais c'était pour me dire : Cette femme est la mienne; j'ai toujours été pour elle tendre, généreux, dévoué; je l'adorais, et elle s'est donnée à un fat sans

âme et sans cœur, qu'elle-même a méprisé à l'heure de sa honte!... Comme autrefois j'admirais votre beauté; mais je disais : Ces charmes dont j'étais idolâtre ont été souillés par l'adultère!... Et alors, voyez-vous, madame, j'éprouvais des souffrances si aiguës, si atroces, que je ne peux leur comparer que celles que je vous faisais endurer!

— Hélas! monsieur, que ne consentiez-vous à une séparation que tant de fois je vous ai demandée à genoux! Ces atroces souffrances, vous nous les eussiez épargnées à tous deux.

— Une séparation! et qu'est-ce que je serais devenu, moi? seul à seul avec cette haine désespérée qui doit empoisonner ma vie entière! Une séparation? mais vous ne savez donc pas qu'après la céleste jouissance de combler de bonheur la femme que l'on estime et qu'on adore, il ne reste plus, quand on la méprise et qu'on la hait, que l'infernale jouissance de la faire souffrir à petit feu!

— Mon Dieu! mon Dieu! s'écria madame de Bourgueil, oser avouer tant de férocité!

— De la férocité! s'écria M. de Bourgueil avec un accent indéfinissable. Allez, madame, vous n'avez jamais aimé...

Et pour la première fois depuis tant d'années, madame de Bourgueil vit les yeux de son mari remplis de larmes; cet attendrissement, cette sorte de naïveté dans la haine, fut le dernier coup pour cette malheureuse femme; elle

comprit dès lors qu'elle n'avait désormais à attendre ni merci ni pitié de cet homme.

Il reprit en essuyant ses larmes :

— Vous êtes devenue mère... Je l'avoue... à cette pensée, d'avoir la preuve vivante de votre déshonneur et du mien... à cette pensée, d'avoir chez moi l'enfant abhorré de cet homme abhorré, moi qui avais tant de fois rêvé près de vous les ineffables joies de la paternité, je vous l'avoue, madame, j'ai hésité... Le cœur a failli me manquer, j'ai été sur le point de vous chasser, et puis je me suis dit : Mais cet enfant? c'est la chair et le sang de cet homme et de cette femme! mais la loi me le donne, cet enfant! mais la loi lui assure mon nom, ma fortune! Eh bien! je le garde, cet enfant... je serai père comme je suis époux!

— Oh! c'est horrible! horrible! s'écria madame de Bourgueil, épouvantée de l'accent de son mari lorsqu'il avait prononcé ces mots : *Je serai père comme je suis époux.*

Il continua avec des larmes dans la voix :

— De sorte que votre fille a grandi sous mes yeux, sur mes genoux. Presque chaque jour, en recevant ses caresses, je me disais : Quel heureux et bon père j'aurais été! Idolâtre de la mère, comme j'aurais idolâtré l'enfant! Quels trésors de divine tendresse à épandre sur ces petites créatures, toujours riantes à la vie qui s'ouvre devant elles! Puis, à mesure qu'elles grandissent, que de soins, que de sollicitude, que de sacrifices, s'il le faut, pour les

guider jusqu'à ce que vous puissiez les suivre d'un œil tranquille et ravi dans la vie que votre amour leur a tracée! Heureux, oh! heureux d'nn bonheur céleste lorsque votre enfant vous dit ces mots qui font tressaillir toutes les fibres de notre être : *Père, tu es bon; père, je t'aime!*

Ces derniers mots furent encore prononcés par M. de Bourgueil avec des sanglots d'une amertume inexprimable.

Après un silence de quelques instants, que sa femme n'osa pas interrompre, il reprit :

— Oui, madame, voilà ce que je pense chaque jour à la vue de votre fille!!! Maintenant, dites, vous qui m'appelez monstre... vous qui m'appelez bourreau... dites! vous croyez-vous seule à souffrir, lorsque baisant en souriant le front de votre fille qui me fait horreur, je dis en vous regardant : *Qu'il est doux d'embrasser son enfant!* Êtes-vous seule à souffrir, lorsque, comme tantôt j'appelle votre fille *mademoiselle Roland!* Êtes-vous seule à souffrir lorsque dans le monde je vous mets face à face avec cet homme vous et votre fille?... Êtes-vous seule à souffrir de cette vie de mensonge, de contrainte et d'angoisse?... Maintenant, dites, misérable insensée! comprenez-vous enfin que ce qui laissera toujours ma vengeance inassouvie... béante... c'est que je ne peux vous frapper sans me blesser moi-même... et que je ne peux vivre sans vous frapper... Comprenez-vous enfin que vous et votre fille

vous êtes mes bourreaux, comme je suis le vôtre; et que ce lien épouvantable doit durer entre nous jusqu'à votre mort ou jusqu'à la mienne!

Les traits de M. de Bourgueil furent si effrayants lorsqu'il prononça ces derniers mots, en s'avançant pâle, terrible vers sa femme, qu'elle jeta un cri étouffé en cachant son visage entre ses mains.

A ce moment, on entendit frapper à la porte.

— Qui est là? dit M. de Bourgueil, en tâchant de calmer son émotion.

— C'est moi! répondit au dehors la voix fraîche et gaie d'Adeline; est-ce que vous en avez encore pour bien longtemps... tous les deux avec vos grands mystères?

— Monsieur, dit madame de Bourgueil tout bas et avec effroi, je vous en conjure... dans un tel moment... je me trahirais... ne laissez pas entrer ma fille...

— Contenez-vous... calmez-vous... il le faut, dit M. de Bourgueil d'une voix basse et impérieuse; j'ai à parler à l'instant à votre fille, devant vous... mais souvenez-vous d'une chose, c'est que si vous osiez contrarier la volonté que vous allez m'entendre exprimer... je ne dis rien de plus, vous m'entendez.

Puis pendant que madame de Bourgueil essuyait ses larmes à la hâte, son mari reprit à haute voix, s'adressant à Adeline, toujours restée derrière la porte du salon :

— Tu es bien impatiente, ma petite Adeline.

— Je ne serais pas venue te déranger, ni toi ni ma-

man, mais c'est que la couturière est là, elle vient m'essayer une robe de bal, et je voudrais que ce fût en présence de maman, afin qu'elle me dise si elle trouve la façon de la robe à son goût.

— Oh! s'il s'agit d'une affaire si importante, répondit M. de Bourgueil ayant repris son masque habituel et allant au-devant de la jeune fille, tu peux entrer, d'autant plus que cette robe de bal vient fort à propos.

Et avant que la jeune fille eût pu s'approcher de sa mère, qui détournait le visage, n'ayant pu encore dominer son émotion, M. de Bourgueil remit à Adeline l'invitation que Pietri avait portée.

— Lis cela, mon enfant.

— Qu'est-ce que cette lettre?

— Lis toujours.

— Oui, mon père.

— Et tout haut.

— Oui, mon père.

Et Adeline lut ceci :

« Madame la comtesse et M. le comte Roland ont l'honneur d'inviter M. et madame de Bourgueil, ainsi que mademoiselle de Bourgueil, à venir passer la soirée chez eux, jeudi prochain. »

Madame de Bourgueil frémit, Adeline sauta au cou de son père, puis de sa mère en disant dans sa joie :

—Quel bonheur... quel bonheur! maintenant je suis sûre de faire connaissance avec mademoiselle Roland!

— Avais-je raison de te dire, mon enfant, que cette robe de bal arrivait très à point, dit M. de Bourgueil en souriant; oh! je veux que ce jour-là mon Adeline soit belle... mais belle... à rendre tous les autres pères jaloux... de moi... et envieux de ma fille...

— Mais, mon père, reprit Adeline en réfléchissant, cette invitation...

— Est toute simple, mon enfant, ta mère est patronnesse de la même œuvre que la comtesse; elle l'invite chez elle, ainsi que toi, avec une parfaite bonne grâce.

— Mon Dieu! mon bon père, dit Adeline au comble de la joie, vois donc comme tout m'arrive à point aujourd'hui! Je formais un désir, le voilà réalisé!

— Mon enfant, reprit madame de Bourgueil en faisant un effort surhumain, si tu le veux, nous allons essayer ta robe... de bal.

Et elle quitta le salon avec sa fille.

. . . . . . . . . . . . . . . . . .

Deux heures plus tard, madame de Bourgueil, après de longues réflexions, écrivait ce billet au général Roland :

« Monsieur,

» La démarche désespérée que je suis contrainte de faire auprès de vous, vous prouvera toute la gravité de ma demande.

» Veuillez m'accorder une heure d'entretien. Des conve-

nances que vous apprécierez rendent cet entretien aussi impossible chez moi que chez vous...

» *Où* et *quand* pourrai-je vous voir?... Fasse le ciel que ce soit bientôt! Un mot de réponse sans signature, pour plus de prudence.

» J. DE BOURGUEIL. »

---

## XXX

Le major Maurice occupait une petite maison isolée près de la porte du bois de Ville-d'Avray.

Le lendemain du jour où Pietri avait donné rendez-vous pour le soir à Adalbert, sous les arcades de la rue de Rivoli, en cas de pluie (et il avait plu à torrents toute la soirée), le lendemain de ce jour, disons-nous, le major Maurice était revenu de sa modeste retraite de Ville-d'Avray.

Midi sonnaît. Le major, pâle, les traits fatigués, inquiets, se promenait dans une pièce assez vaste, dont les murailles disparaissaient sous des rayons chargés de livres; deux portes, situées à droite et à gauche, communiquaient, d'un côté, à une petite entrée; de l'autre, à sa chambre à coucher.

Au bout de quelques instants, une vieille servante,

seule domestique du major, entra et lui dit en lui remettant un papier :

— Monsieur, c'est de la part d'un jeune homme qui demande à vous parler.

— C'est lui! dit le major, après avoir jeté les yeux sur quelques mots écrits sur le papier.

Puis s'adressant à la vieille servante :

— Priez ce jeune homme d'entrer, madame Julienne, et si par hasard quelqu'un venait me demander, répondez que je n'y suis pas.

— Et ce serait en effet un hasard, monsieur, répondit la servante en s'en allant; car, excepté le commandant Brossard, le général Roland ou M. de Belcourt, son jeune aide de camp, âme qui vive ne sonne à notre porte.

Madame Julienne sortit et rentra peu après, pour introduire chez son maître Adalbert Delmare, qu'elle laissa seul avec le major Maurice.

Celui-ci alla vivement au-devant du jeune homme, et sans lui dire un mot, examina ses traits avec une sorte de curiosité mêlée d'angoisse; cette muette contemplation sembla sans doute singulière à Delmare, car rompant le premier le silence, il dit assez brusquement au major :

— Quand vous m'aurez suffisamment regardé, monsieur, vous m'avertirez.

Mais Maurice, sans répondre, se dit à part :

— Oui... les yeux... le front... la bouche, et, sauf les cheveux qui sont blonds, la ressemblance est frappante.

— Serait-ce mon portrait que vous voulez faire, monsieur? reprit Delmare d'un ton railleur; il fallait me dire cela hier soir...

— Hier soir, monsieur, reprit le major de plus en plus préoccupé, je n'avais pu examiner suffisamment vos traits... ce que je fais ce matin.

— Il y paraît... Mais est-ce pour cet examen assez bizarre que vous m'avez donné rendez-vous ici, à moi qui ne vous connais pas plus que vous ne me connaissez?

Maurice, de plus en plus absorbé, ne répondit rien. Alors Delmare lui dit avec une brusque impatience :

— Monsieur, permettez-moi de vous rappeler ceci : hier soir, à neuf heures, moi et l'un de mes amis nous avions cherché un refuge sous les arcades de la rue de Rivoli; nous avons assez longtemps causé en nous promenant. Vers les dix heures, nous nous sommes séparés; il s'en est allé d'un côté, moi d'un autre. La pluie avait cessé. Je traversais la place Vendôme, lorsqu'un homme enveloppé d'un manteau, et dont je ne pouvais guère distinguer les traits, me dit...

— Voici ce que je vous ai dit, monsieur, reprit le major : « Nous sommes inconnus l'un à l'autre; et j'ai pourtant à vous parler des choses les plus graves. »

— Ce à quoi je vous ai répondu : Que je goûtais peu la conversation avec des inconnus... c'est mon caractère... je n'aime pas à me lier légèrement.

— Vous m'avez paru, en effet, fort désireux de vous

débarrasser de moi; alors j'ai employé le seul moyen qui me parût alors devoir vous inspirer quelque confiance... je vous ai dit : « Je me nomme le major Maurice, frère d'armes et ami intime du général Roland, sur qui j'ai beaucoup d'influence... »

— Oui, vous avez, en effet, fort insisté sur votre influence à l'endroit du général Roland.

— Et cette assurance de ma part n'a pas vaincu votre défiance?

— Non... c'est vrai.

— Ne pouvant vous arracher une seule parole, je vous ai quitté en vous laissant ma carte et vous disant : « Souvent la nuit porte conseil; la vieille amitié qui me lie au général peut vous être utile, demain je vous attendrai toute la journée, à moins que vous ne me donniez votre adresse, et en ce cas, demain, je serai chez vous à l'heure que vous m'indiquerez. » Vous m'avez refusé votre adresse.

— C'est encore vrai, et pour suppléer à mon refus, mon brave monsieur, vous m'avez suivi. Je vous voyais du coin de l'œil, et après vous avoir longtemps promené, je vous ai échappé dans le passage Colbert. Mais, vous le voyez, la nuit m'a porté conseil, j'ai réfléchi... me voici... que me voulez-vous?

— Vous avez réfléchi... à quoi?

— A ce que vous m'avez dit.

— Au sujet de mon influence sur le général Roland?

— Probablement.

— Et vos réflexions, quelles sont-elles?

— Ceci, monsieur, frise l'indiscrétion.

— Enfin, vous n'êtes venu ici que parce que vous me saviez l'ami intime du général?

— Il se pourrait.

— Il existe donc quelques rapports directs ou indirects entre vous et le général?

— Tenez, monsieur, nous finassons trop; vous m'avez donné rendez-vous ici dans un but quelconque... je viens apparemment aussi dans un but quelconque. Articulez nettement ce que vous désirez de moi... je vous répondrai.

— Avant d'articuler nettement ce que je veux, il faudrait que je fusse fixé sur un point.

— Eh bien! fixez-vous, pardieu! Fixez-vous, qui vous en empêche?

— Monsieur... je suis vieux, je connais les hommes, les physionomies m'ont rarement trompé.

— Et la mienne...

— Me laisse dans le doute...

— Sur quoi?

— Sur ce que vous valez.

— Comme homme, comme moralité peut-être?

— Oui, comme homme, comme moralité.

— Monsieur le major, ce doute est peu flatteur, et si c'est pour me faire de pareilles confidences que vous m'avez engagé à venir ici...

— Vous pouvez à l'instant éclaircir mes doutes et à l'instant je vous parlerai en toute sincérité. Or, vous avez tout à y gagner, croyez-moi.

— Que dois-je faire pour cela?

— Me répéter mot pour mot l'entretien que vous avez eu hier soir avec votre ami sous les arcades de la rue de Rivoli.

— Monsieur le major... c'est une plaisanterie?

— Cet entretien n'est donc pas avouable?

— Ai-je besoin de faire observer à un homme de votre expérience, monsieur, qu'il est des secrets les plus honorables du monde.

— C'est juste, reprit le major, et après un moment de réflexion, il reprit : voyons, supposons ( et c'est la vérité, que je vous dis sous forme de supposition, mais rien ne vous oblige à me croire ), supposons... que vous me sachiez l'ami le plus intime du général Roland, ayant toute sa confiance, et possédant sur lui l'influence que donne une amitié éprouvée depuis trente ans... une amitié, ajouta le major en regardant attentivement Delmare, en appuyant sur les paroles suivantes : une amitié souvent sévère, et qui plus d'une fois a eu le bonheur d'amener mon ancien frère d'armes à reconnaître... et à généreusement réparer quelques fautes de sa jeunesse... oui... si vous étiez persuadé que telle est mon influence sur le général Roland, me confieriez-vous ce que vous appelez votre secret, cet entretien que vous avez eu hier soir, rue de Rivoli?

— Vous me rappelez, monsieur, reprit Delmare avec un accent de défiance croissante, qu'hier soir, en causant avec mon ami, il nous a semblé plusieurs fois être suivis; nous nous sommes retournés, mais nous n'avons vu personne... Il est vrai que l'épaisseur des arcades offre presque à chaque pas un abri commode pour la retraite... des indiscrets qui suivent les gens pas à pas pour surprendre leur entretien.

— Si je savais ce que je veux savoir, je ne vous interrogerais pas... D'ailleurs, tenez, ces réticences, ces équivoques me répugnent; je vois que j'ai affaire à un habile adversaire, je le regrette.

— Voilà qui est naïf, monsieur le major.

— Peut-être... mais enfin je vous dirai simplement ceci, et pesez bien mes paroles : Je crains que vous ne soyez sur le point de vouloir commettre une action...mauvaise et dangereuse.

— Monsieur...

— Laissez-moi achever; je maintiens que cette action serait mauvaise, dangereuse pour vous, par ses résultats, quels qu'ils soient... Pesez encore bien ces paroles : ou cette action inconsidérée vous est inspirée par un ressentiment douloureux, légitime, honorable... et dans ce cas je me porte garant de vous faire donner toute satisfaction, mais par des moyens dignes d'un homme de cœur comme vous pouvez l'être... ou votre projet n'a d'autre but qu'une spéculation infâme... et alors...

— Et alors?

— Et alors, comme il n'y a aucun ménagement à garder envers un homme capable d'une infamie, tout moyen est bon contre lui.

— Votre conclusion, monsieur le major, dit Delmare avec un sourire sardonique, me semble un peu trop élastique.

— C'est possible; mais, je vous le répète, si vous voulez agir en homme de cœur, avec convenance et mesure, ouvrez-vous à moi, suivez mes conseils, et, je vous le jure, vos espérances seront peut-être dépassées; croyez-moi, ajouta le major d'une voix pénétrante, croyez-moi, l'on est toujours entendu lorsqu'on fait dignement appel à des sentiments généreux et éclairés.

Ces paroles parurent vivement impressionner Delmare; il réfléchit profondément, puis tressaillant comme si un souvenir soudain lui venáit à l'esprit, il se dit à part :

— Il est trop tard... l'autre me tient maintenant dans ses griffes; mais comment le major sait-il?... Il n'importe, j'ai eu raison de venir ici... J'apprends qu'on est prévenu... donc il faut agir promptement et chaudement.

— Eh bien? reprit le major qui avait attentivement observé Delmare tandis qu'il réfléchissait, êtes-vous décidé?

— Oui, monsieur, reprit brusquement l'audacieux personnage, je suis décidé à faire mes affaires moi-même!

— Et moi, je suis décidé à empêcher une infamie. Et, mordieu! monsieur, j'ai eu raison de gens plus déterminés que vous!

— Serais-je tombé dans un piége? s'écria Delmare; suis-je ici dans un guet-apens?...

Soudain la vieille servante entra tout effarée en disant au major :

— Monsieur... c'est le général Roland; il désire vous parler à l'instant.

L'arrivée du général parut au major si inopportune, si étrange en ce moment, qu'il resta saisi de stupeur, et fut aussi frappé d'un mouvement involontaire échappé à Delmare. Le major courut ouvrir la porte qui communiquait à sa chambre à coucher, et dit à Delmare avec un accent d'autorité irrésistible :

— Entrez là... monsieur... à l'instant...

— C'est curieux, répondit le jeune homme avec un éclat de rire sardonique, un ordre à moi?

— Oui... un ordre... à vous...

Delmare jeta un coup d'œil rapide autour de lui, se frappa le front et dit en s'inclinant :

— Enchanté, monsieur, de vous obéir.

Et il obéit en effet. Le major, ayant refermé à clef la porte de la chambre, alla au-devant du général, qui parut aussitôt en s'écriant d'un air troublé :

— Je t'ai attendu cette nuit, croyant que tu rentrerais chez moi; j'avais un service à te demander...

— Parle... parle...

— Avant toute chose, prie madame Julienne de faire entrer ici une dame qui, d'un moment à l'autre, peut venir te demander.

— Me demander... moi?

— Oui, mon ami, reprit le comte Roland, en essuyant la sueur qui baignait son front, et il marcha çà et là d'un air agité, tandis que le major allant appeler sa servante lui disait :

— S'il vient une dame me demander, priez-la d'attendre dans le salon.

Puis il revint auprès de son ami.

— Maintenant, Maurice, écoute-moi, reprit le général; hier soir, j'ai reçu ce billet de madame de Bourgueil... lis.

Le major, de plus en plus surpris, lut le billet écrit la veille par madame de Bourgueil, afin de demander une entrevue au général pour un motif de la plus grave importance, rendez-vous qui, par convenance, ne pouvait avoir lieu ni chez elle ni chez son ancien amant.

— Il faut, en effet, qu'il s'agisse de quelque chose de fort grave, répondit le major en rendant la lettre à son ami; madame de Bourgueil ne se déterminerait pas sans cela à une pareille démarche. Que soupçonnes-tu?

— Rien... je m'y perds... Impossible de la refuser... Malheureuse femme!... Quant au lieu du rendez-vous qu'elle me demandait, je ne savais que résoudre, car depuis mon mariage je n'ai plus de maison où donner des rendez-vous; j'ai pensé à ta retraite isolée aux portes de Paris, certain d'avance que tu ne me refuserais pas ce service; j'ai pour toute réponse, et selon la recommandation qui m'était faite, écrit ton adresse en ajoutant : *de*

*midi à quatre heures*, supposant que madame de Bourgueil serait plus libre de s'absenter à ces heures-là. Toute la nuit, je t'ai attendu pour te prévenir. Vers les quatre heures du matin, je me suis couché, donnant ordre à Pietri de me faire éveiller si tu rentrais. Ce matin, à neuf heures, tu n'avais pas paru à l'hôtel; j'ai résolu de venir prévenir madame Julienne, dans le cas où tu ne serais pas non plus rentré chez toi, que j'attendais quelqu'un ici... J'allais partir, lorsque le secrétaire du ministre des affaires étrangères est venu pour me communiquer des dépêches très-urgentes relatives à mon ambassade; impossible de ne pas le recevoir. Libre enfin, je suis accouru ici... dans une mortelle inquiétude... craignant d'être devancé par madame de Bourgueil, qui n'aurait pas trouvé la servante prevenue... mais...

L'entretien fut interrompu par l'entrée de madame Julienne, qui dit au major :

— Monsieur, la dame que vous attendez est là...

— Mon ami, je te laisse, dit le major en se dirigeant vers sa chambre à coucher où il avait enfermé Delmare, et surtout ne t'en va pas sans me parler.

— Pour mille raisons, il faut que je te revoie, dit le général.

— Et moi aussi, reprit le major.

Puis, s'adressant à madame Julienne :

— Tant que cette dame sera ici, vous ne laisserez entrer personne, vous entendez? Absolument personne...

— Oui, monsieur, soyez tranquille.

— Maintenant, vous pouvez introduire cette dame...

— Maurice, dit le général avec amertume, à vingt ans de distance, voilà le second rendez-vous qu'elle me donne... Ah! c'est souvent quelque chose de terrible que ces retours du passé...

Le major serra la main de son ami et entra dans sa chambre à coucher.

Un instant après, la vieille servante introduisit madame de Bourgueil, qui resta seule avec le général Roland.

---

## XXXI.

Il y avait en effet plus de vingt ans que madame de Bourgueil, alors dans tout l'éclat de sa jeunesse et de sa beauté, cédant à un coupable entraînement, était venue chez le colonel Roland, après être restée si longtemps pure... et avait connu le remords... presque à l'heure même de sa faute...

Il y avait aussi plus de vingt ans que jeune, beau, brillant, livré à tous les enivrements de l'âge et des sens, ne comptant plus le nombre de ses succès, insouciant des larmes qu'il faisait verser, ne cherchant que le plaisir

dans les liaisons qu'il rendait éphémères, ne comprenant pas les passions sincères, profondes, inaltérables, qui font souvent pardonner à une femme l'oubli de ses devoirs, le colonel Roland avait révélé la sécheresse de son cœur et la légèreté de son caractère à madame de Bourgueil, révélation terrible, première punition de cette infortunée, qui devait expier une faute d'un jour par une vie de tortures.

Tous deux, après tant d'années, se retrouvaient là, blanchis par l'âge : elle, brisée par une longue et cruelle expiation; lui, régénéré par l'accomplissement des doux et saints devoirs de la famille.

En dehors même des funestes circonstances qui amenaient le rapprochement de ces deux personnes, il avait en lui quelque chose de si fatalement providentiel, que tous deux, troublés, abattus, baissant les yeux, gardèrent, pendant quelques instants, un morne silence.

Le général Roland le rompit le premier et dit à madame de Bourgueil d'une voix émue :

— Ah!... madame... je ne croyais pas après tant d'années...

— De grâce, monsieur, dit vivement madame de Bourgueil en interrompant le général, ne parlons pas du passé... mais du présent... il est menaçant...

— Je le crains, madame... d'après la gravité de votre démarche... Ai-je besoin de vous dire que vous devez en tout et pour tout compter sur mon dévouement?

— S'il ne s'agissait que de moi, monsieur, je ne serais

pas venue à vous; je souffrirais en silence... j'en ai l'habitude.

— Il est donc vrai, les traces profondes de chagrin que je lis sur votre visage, lorsque par hasard je vous rencontre dans le monde, ont une cause que je crains depuis longtemps d'avoir devinée.

— Je vous l'ai dit, monsieur, il ne s'agit pas de moi, mais de ma fille.

Le général tressaillit. C'était aussi de *sa fille, à lui,* dont parlait madame de Bourgueil, et il s'écria :

— Grand Dieu! madame, qu'est-il arrivé?

— Mon mari a reçu, ainsi que ma fille et moi, une invitation pour la fête que vous donnez demain, monsieur.

— Que dites-vous!... Non, non... c'est impossible!

— Je dis ce qui est, monsieur.

— Alors, c'est une erreur inexplicable... à moins que ce ne soit un piége... quelque odieuse machination.

— C'est malheureusement probable, car M. de Bourgueil exige que moi et ma fille nous l'accompagnions à cette fête.

— Et de cette exigence... quel est le but?

— Je l'ignore, comme j'ai ignoré dans quel dessein il m'a forcée de rechercher toutes les occasions de me rapprocher de madame la comtesse Roland.

— Ainsi... c'était lui?

— Oui, monsieur...

— Mais pour lui obéir ainsi aveuglément, il faut...

— Il faut être incessamment placée comme je le suis, monsieur, entre cette alternative d'obéir en tout à M. de Bourgueil ou de l'entendre dire à ma fille : « Vous voyez bien cette femme... votre mère... que vous vénérez... que vous adorez... eh bien! c'est une infâme... vous n'êtes pas ma fille, vous êtes la fille de son amant... »

— Oh! malheureuse femme! Je comprends tout maintenant! Le misérable!

— Vous n'avez, non plus que moi, monsieur, le droit d'accuser M. de Bourgueil; nous avons désolé sa vie... car lui... il m'aimait sincèrement.

— Ah! madame, ce reproche...

— Ce n'est pas un reproche, monsieur, il ne m'est permis d'en adresser à personne... Voici ma position : Il me reste au monde une consolation, la tendresse de ma fille. Je suis à la veille peut-être de voir cette tendresse se changer en mépris, en aversion... M. de Bourgueil veut conduire chez vous ma fille et moi, dans je ne sais quel but... Mais cela m'épouvante, je viens au nom de tout ce que j'ai souffert, vous demander aide ou du moins conseil dans cette extrémité, car, je vous l'avoue, monsieur, j'ai la tête perdue.

— Cette invitation, reprit le général Roland avec une anxiété croissante, comment se la sera-t-il procurée? Qu'elle vienne de ma femme, pour mille raisons c'est impossible... Eh! d'ailleurs, qu'importe! S'il veut faire chez

moi un scandale horrible, invité ou non, aujourd'hui ou demain, rien ne l'arrêtera; lui écrire à ce sujet, ce serait provoquer, hâter un éclat. Que faire? que résoudre? vous engager à résister...

— Il me couvre à l'instant de mépris, de honte devant ma fille, répondit madame de Bourgueil avec des larmes dans la voix, je perds la seule consolation qui me reste au monde.

— Mon Dieu! pauvre femme... je le sais... je le sais... et cet éclat, face à face avec elle et votre mari, serait aussi horrible pour vous qu'un éclat public...

— Ce n'est pas tout... en résistant aux ordres de mon mari, je perds à jamais l'affection de ma fille, sans savoir même s'il veut réellement me conduire chez vous pour m'y déshonorer à la face de tous.

— Quel serait alors son dessein?

— Celui qu'il poursuit depuis quelque temps : me rapprocher davantage encore de vous, de votre femme, de votre famille, afin d'augmenter le supplice que me cause ce rapprochement. Et puis enfin, je vous l'ai dit, il me domine par la peur que j'ai d'être avilie, perdue aux yeux de mon enfant. Ce dernier coup frappé, il ne peut plus rien sur moi, je lui échappe, il perd sa victime. Car vous ne savez pas que cet homme souffre autant par la jalousie, par la haine, que moi par la honte et le remords! Ce qui me soutient, moi, c'est l'amour maternel; ce qui le soutient, lui, ce qui lui donne le courage de garder près

de lui cette malheureuse enfant, qui n'est pas sienne, et qu'il accueille pourtant avec une feinte tendresse, ce qui lui donne ce courage, c'est l'assouvissement de la vengeance qu'il exerce chaque jour sur moi, en exaltant devant ma fille *mes vertus* de mère de famille, ma conduite irréprochable.

— Oh! s'écria le général Roland d'une voix altérée par la douleur, quelle vie je lui ai faite!

— D'autres fois, et hier encore, il parlait de vous à ma fille.

— De moi!

— Oui. M. de Bourgueil lui vantait votre courage, votre gloire militaire, la noblesse de votre cœur.

— Devant vous! devant vous!

— Oui, et comme dans mon trouble et ma frayeur, je restais muette, ma fille, ignorant qu'elle retournait le poignard dans ma blessure, me reprochait ingénument de ne pas joindre mes louanges à celles que vous prodiguait M. de Bourgueil.

— Non, dit le général Roland en portant sa main à ses yeux, non, c'est horrible... horrible!...

— Que voulez-vous que je vous dise! reprit l'infortunée, pouvant à peine contenir ses sanglots, c'est à ce point que ma fille, cette innocente enfant, si douce et si tendre, me porte les coups les plus cruels; deux ou trois fois par hasard, elle s'est trouvée dans le monde assise à côté de votre femme et de sa fille, et elle a ressenti pour celle-ci

tant de sympathie, que sans cesse maintenant elle me parle d'elle, de vous... devant M. de Bourgueil. Tout cela vous épouvante pour moi, et pourtant je ne voulais pas me plaindre; je ne me plains pas. La douleur m'arrache malgré moi ces paroles du cœur... C'est qu'aussi j'ai tant souffert depuis vingt ans! sans oser... sans pouvoir le dire à personne, ajouta madame de Bourgueil, ne pouvant retenir ses sanglots; j'ai en secret dévoré tant de larmes!

Les yeux du général Roland se mouillèrent aussi, et il s'écria d'une voix vibrante de douleur :

— Ah! ces larmes que je verse, comme les vôtres, elles sont vaines, je le sais... Qu'elles vous prouvent seulement mon remords du mal que j'ai fait; oh! je vous le jure! souvent, bien souvent, au milieu de ces joies de la famille, ma seule vie maintenant, j'ai été navré en vous voyant pâle et triste, au milieu de ce monde où l'on vous traînait... Mais j'ignorais vos tortures de chaque jour dont la seule pensée me désespère pour vous et pour cette malheureuse enfant qui est ma fille enfin... si vous saviez combien de fois mes regards contraints se sont arrêtés avec angoisse sur sa douce figure, comme mon cœur battait, avec quelle amertume je me disais : Je ne serai jamais pour elle qu'un étranger... qu'un inconnu!

— Et croyez-vous, reprit madame de Bourgueil sans pouvoir retenir ses larmes, croyez-vous que quand à la dérobée, je vous voyais ainsi regarder votre enfant, je ne souffrais pas, moi?

— Je le sais, mes douleurs n'étaient, ne sont rien auprès des vôtres que moi seul j'ai causées... Aussi, je vous en supplie, dites que vous croyez à mon repentir, dites que vous me pardonnez.

— Oui, je vous pardonne, je vous ai toujours pardonné... Je suis certaine qu'il y a vingt ans, si, malgré votre légèreté, vous aviez pu prévoir ce que je devais souffrir, vous n'auriez pas abusé d'une faiblesse coupable, ou vous auriez accepté la vie de dévouement que je vous offrais. Tenez, puisque la fatalité nous réunit pour la dernière fois sans doute, je veux... je dois vous dire que depuis votre mariage vous avez gagné mon estime... Je ne vous parle pas de votre gloire à la guerre, de l'éminente position que vous devez à vos mérites. Non, cette gloire, ces succès, me touchent peu... Mais ce dont j'ai été touchée, profondément touchée, c'est d'apprendre combien vous aimez votre femme, si digne d'être aimée... car j'ai été à même de l'apprécier... C'est d'apprendre combien vous aimez votre fille, si digne aussi de votre adoration pour elle. Oui, en vous voyant révéler depuis tant d'années de si nobles qualités de cœur, j'ai excusé les égarements de votre jeunesse, généreusement expiés ; parfois même je me reprochais moins amèrement ma faute, me disant : Du moins je ne me suis pas abusée, dégradée à ce point, d'aimer un homme sans cœur!... ce cœur... a faiblement battu pour moi, qui avais à rougir d'un amour coupable. Mais il s'est montré tendre, délicat,

dévoué, pour la femme irréprochable qui pouvait... bien heureuse celle-là!... qui pouvait avouer son amour devant les hommes et devant Dieu! Peut-être m'auriez-vous aimée comme elle, si le sort m'eût destinée à être votre femme...

— Oh! je ne pourrai jamais vous exprimer le bonheur que j'éprouve à vous entendre parler ainsi de ma fille et de ma femme! Vous parlez de ma gloire! Ma vraie gloire, c'est d'avoir regagné votre estime. Au moins, lorsque, dans sa candeur, votre enfant... notre enfant... prononcera le nom d'un père qu'elle ne doit jamais connaître... ce nom... vous ne le maudirez pas!

L'émotion du général et de madame de Bourgueil était à son comble; soudain celle-ci passa ses mains sur son front, comme si elle se fût éveillée d'un songe, tressaillit et s'écria :

— Mais nous sommes insensés! A quoi bon ces vaines paroles, ces vaines larmes? demain peut-être... votre fille, votre femme, que vous chérissez, seront, comme vous, comme moi, victimes d'un affreux scandale.

— Mon Dieu! mon Dieu! il n'est que trop vrai! Que faire?

— Et l'heure presse... Je ne puis rester trop longtemps absente de chez moi, n'étant pas sortie dans ma voiture.

— Ah! comme vous j'ai la tête perdue... A quoi nous résoudre?

Après un moment de réflexion, le général dit à madame de Bourgueil :

— Nous sommes ici chez mon meilleur, mon plus ancien ami.

— Oui... le major Maurice.

— Il y a vingt ans, il était, ainsi que M. de Bourgueil, témoin de cet horrible duel avec M. Delmare; il sait donc tout ce qui vous concerne, vous et moi; il est là. Permettez-moi de l'appeler; il est homme de sang-froid, de conseil sûr et de résolution. Ne se trouvant pas comme nous en proie à mille émotions diverses, peut-être son avis nous éclairera-t-il.

— Soit, M. Maurice est homme d'honneur. Appelez-le! Pour l'amour du ciel, ne m'abandonnez pas.

Le général Roland courut aussitôt à la chambre à coucher du major, où celui-ci avait dû retrouver Adalbert Delmare, et frappa en s'écriant :

— Maurice! Maurice!

— Au premier appel, le major sortit pâle et visiblement agité.

— Mon ami, lui dit le général, madame de Bourgueil et moi perdons la tête; je ne sais quel malheur nous menace, M. de Bourgueil a reçu ou s'est procuré, je ne sais comment, une invitation pour la fête de demain; il veut forcer madame, et il le peut... à l'accompagner, elle et sa fille, à cette fête... Dans quel but, nous l'ignorons... mais il peut vouloir provoquer chez moi, devant tout Paris, un terrible scandale... Tu en prévois les suites... Maintenant, que faire?

— Vous ignorez, madame, dit le major pensif, par quel moyen M. de Bourgueil s'est procuré cette invitation?

— Oui, monsieur.

— Et tu es bien sûr, toi, que ta femme, ayant eu quelques relations dans le monde avec madame de Bourgueil, ne l'aura pas invitée?

— J'en suis certain; pour mille raisons ma femme me l'aurait dit.

— Qui est chargé chez toi de remplir et d'envoyer les invitations?

— C'est Pietri.

— Lui! s'écria le major en tressaillant, encore... lui!

— Que veux-tu dire?...

— Je crois maintenant deviner comment M. de Bourgueil a reçu une invitation.

Et après avoir assez longtemps réfléchi pendant que le général Roland et madame de Bourgueil le regardaient avec une anxieuse attente, le major reprit :

— De deux choses l'une : où M. de Bourgueil veut faire un terrible éclat chez toi, ou il veut seulement y conduire madame et sa fille pour les mettre en ta présence par une de ces recherches de méchanceté qui lui sont familières.

— Il ne peut avoir que l'un de ces deux buts. Madame de Bourgueil et moi en sommes convaincus.

— Il faut donc, pour parer à tout événement, que

M. de Bourgueil n'assiste pas à la fête de demain; il y a un moyen pour cela, je crois, je l'emploierai.

— Oh! Maurice... tu serais notre sauveur!

— Ah! monsieur... pour moi... pour ma fille... je vous aurai une reconnaissance éternelle!

— Malheureusement, madame, je ne puis encore répondre de rien; il se peut que je réussisse, j'emploierai du moins tous mes efforts à cela.

Tout à coup la servante du major frappa à la porte en s'écriant :

— Monsieur!... monsieur!...

— Qu'est-ce? dit le major en se rapprochant de la porte, je vous avais formellement défendu de recevoir personne.

— C'est vrai, monsieur, reprit la servante toujours en dehors, mais il s'agit d'une chose qui ne souffre aucun retard... un homme est là... il m'a conjurée, au nom de votre amitié pour le général Roland, de venir vous avertir.

— Quel est cet homme? dit vivement le major, son nom?

— M. Pietri, dit la voix de la servante, il est l'homme de confiance de monsieur le général.

— Pietri!... s'écria le général, ah! il faut en effet qu'il s'agisse d'une chose grave... ce fidèle serviteur ne viendrait pas sans cela.

— Pietri ici... dit à part le major, est-ce le comble de l'adresse et de l'audace... ou me serais-je trompé sur lui!!

— Monsieur, dit madame de Bourgueil avec anxiété au

général, l'heure me presse... et si j'étais vue de cet homme...

— Ne craignez rien à ce sujet, madame, reprit le major. Pendant que vous allez sortir par l'antichambre, je resterai avec Pietri dans une pièce voisine d'où il ne pourra vous voir.

Et il dit à la servante à travers la porte :

— Faites entrer cette personne dans la salle à manger, j'y vais à l'instant.

Puis s'adressant à madame de Bourgueil :

— Madame, il faut partir.

— Ah! monsieur, mon sort, celui de ma fille est entre vos mains!

— Comptez sur mon dévouement, madame; ce qu'il est humainement possible de faire... je le ferai!

— Adieu... dit le général à madame de Bourgueil d'une voix étouffée, adieu!

Et il tendit la main à madame de Bourgueil, qui la prit et la serra en lui répondant avec une émotion non moins profonde :

— Adieu... et pour toujours adieu...

Tous deux sortirent précédés du major Maurice, qui alla dans la salle à manger retrouver Pietri, pendant que madame de Bourgueil, remontant en voiture, regagnait Paris.

## XXXII.

Madame de Bourgueil ayant quitté la maison du major Maurice, celui-ci rentra dans son cabinet avec le général Roland et Pietri, dont les traits étaient empreints de leur bonhomie habituelle.

Le général, s'adressant avec inquiétude à son vieux serviteur, lui dit :

— Pietri, qu'y a-t-il ?

— Ah ! général, je ne m'attendais pas à vous rencontrer ici ; mais M. le major n'étant pas rentré à l'hôtel cette nuit, j'ai espéré le trouver chez lui afin de le prévenir d'un malheur qui vous menace...

— Un malheur ! s'écria le général ; quel malheur ?

— Je n'avais pas voulu vous inquiéter avant d'avoir vu M. le major ; telle est la cause de mon silence de ce matin envers vous, mon cher maître ; mais le temps presse : il vaut mieux, je crois, tout vous révéler ; vous aviserez ensuite avec M. le major.

— Pietri, s'écria le général Roland, s'agit-il de madame de Bourgueil ?

— De madame de Bourgueil ? reprit le Corse d'un air surpris. Non, monsieur ; pas le moins du monde.

— Ah ! Maurice, dit le général avec anxiété, de quoi

suis-je donc encore menacé?... la journée est fatale.

— Parlez vite, Pietri, dit le major en attachant sur le Corse un regard de plus en plus observateur et pénétrant. De quoi s'agit-il?

— Le voici, monsieur le major... Hier, en rentrant à l'hôtel, après avoir accompli diverses commissions pour madame la comtesse, je trouve une lettre chez le concierge... Dans cette lettre on me dit : « On sait votre attachement pour le général Roland, votre maître; si vous voulez lui rendre un grand service, trouvez-vous ce soir, rue de Rivoli, sous les arcades, devant le ministère des finances, à neuf heures du soir. »

— Et cette lettre, dit le général, de qui était-elle signée?

— De personne, général.

— Une lettre anonyme?

— Oui, général... Aussi, sachant le peu de confiance que méritent de telles lettres, j'ai hésité à accepter ce rendez-vous. Cependant il s'agissait de vous, mon cher maître, et à tout hasard je suis allé rue de Rivoli. J'ai vu bientôt venir à moi un grand garçon, de vingt-cinq à trente ans; il m'a dit en m'abordant : « Vous vous nommez Pietri, vous êtes homme de confiance du général Roland? Oui, monsieur. Marchons et causons, » a-t-il repris. Et alors, général, il m'apprend.,. Est-ce vrai? je ne le sais encore... Il m'apprend qu'il est fils de madame Delmare... et de vous, mon cher maître.

— Maurice! s'écria le comte en regardant le major avec stupeur, l'entends-tu?

— Laisse-le achever, reprit froidement le major; et s'adressant à Pietri, qu'il poursuivit d'un regard opiniâtre. Continuez.

— Ce jeune homme ajouta qu'il avait découvert récemment le secret de sa naissance; qu'il en a des preuves irrécusables, des lettres de vous à sa mère, en assez grand nombre; qu'il a toujours vécu dans la détresse, se résignant à son sort; mais qu'ayant cependant appris que le général Roland était son véritable père, et la seule cause des chagrins et de la mort de sa mère, il voulait aller le trouver. Il me déclarait ses intentions, ajouta-t-il, afin que vous en fussiez prévenu, général, disant que sa conduite à venir dépendrait de l'accueil plus ou moins paternel que vous lui feriez, mon cher maître.

— Que prétend-il donc? s'écria le comte avec une anxiété croissante, que pense-t-il faire de ces lettres de moi qu'il a entre les mains? Que veut-il? est-ce de l'argent? est-ce un scandale?

— Vous comprenez, général, que ma première réponse a été celle-ci : « Vous vous dites fils de M. le général Roland et de madame Delmare? je ne sais d'abord, monsieur, si votre affirmation a seulement l'ombre de la vraisemblance; mais enfin, cela serait-il vrai, il faudrait le prouver; et cette preuve faite, ce dont je doute complétement, vous n'auriez quoi que ce fût à exiger de M. le comte Roland. »

— Tu as eu tort, s'écria le général, c'est risquer de

l'irriter, tandis que je suis, au contraire, décidé à assurer le sort de ce malheureux; c'est mon devoir.

— Permettez, mon cher maître, vous m'avez interrompu; je lui ai dit : « Vous n'avez quoi que ce soit à exiger du général; mais si le fait que vous alléguez était vrai, si vous étiez réellement digne d'intérêt, je ne doute pas que M. le général ne vous vînt en aide. »

— Et qu'a-t-il répondu?

— Qu'il ne voulait pas d'aumône et que d'ailleurs il était résolu à aller vous trouver chez vous et à juger par lui-même de vos sentiments à son égard.

— Lui! venir chez moi! exposer ma femme ou ma fille à le rencontrer! Non, jamais! à aucun prix! Jamais!

— J'ai tout de suite compris, mon cher maître, le danger de cette menace, d'autant plus que ce garçon m'a paru d'un naturel violent... et résolu; aussi je l'ai sermonné, tâchant de lui faire entendre raison. Malheureusement, tout a été vain; nous avons ainsi passé près d'une heure à discuter, en nous promenant sous les arcades de la rue de Rivoli; voyant enfin que je n'en pouvais rien tirer, je l'ai quitté.

— Et où demeure-t-il?

— Il s'est absolument refusé à me donner son adresse, ajoutant que, si on le poussait à bout, on ne la saurait que trop tôt, son adresse!

— Ah! Maurice, s'écria douloureusement le comte, tu le vois, la fatalité m'accable!

Le major avait écouté Pietri avec une attention profonde, luttant tour à tour contre le soupçon et la confiance; il lui dit, en faisant signe au général d'écouter encore :

— Poursuivez.

— Ma première pensée, monsieur le major, fut de vous tout confier, de crainte d'inquiéter inutilement le général, car, après tout, ce prétendu Delmare peut bien n'être qu'un aventurier. Malheureusement, monsieur le major, vous n'êtes pas rentré de la nuit à l'hôtel. Ce matin j'ai encore été sur le point de m'ouvrir à mon cher maître. Les mêmes scrupules m'ont retenu, mais le voyant sortir, j'ai profité de son absence pour accourir ici, espérant peut-être vous trouver, monsieur le major, et suivre vos bons conseils.

Ce récit, fait avec autant de bonhomie que de simplicité, avait un tel caractère de vérité, que Maurice se sentait de plus en plus indécis dans son opinion à l'endroit du Corse. Cependant, au moment où le général allait s'adresser à Pietri, il dit soudain à celui-ci en l'examinant avec une profonde attention :

— C'est vous, Pietri, qui êtes chargé d'envoyer les invitations pour les fêtes que donne la comtesse?

— Oui, monsieur le major, répondit le Corse impassible.

— C'est vous qui ajoutez le nom des invités aux lettres imprimées?

— Oui, monsieur le major.

— Ainsi, les invitations pour la fête de demain ont été écrites et envoyées par vous?

— Oui, monsieur le major. Et le Corse feignait une surprise naïve à chacune des questions de Maurice. Depuis je ne sais combien d'années, c'est moi quis suis chargé des lettres d'invitation; je les rédige d'après les indications de madame la comtesse. Il en a toujours été ainsi, monsieur le major... toujours.

— Alors, dit vivement le général, comment se fait-il que madame de Bourgueil, qui n'était pas sur la liste, ait reçu une invitation pour demain?

— Madame de Bourgueil? dit Pietri de l'air du monde le plus naturel; c'est impossible.

— Cela est cependant, reprit le major.

— Je puis affirmer à mon cher maître que le fait est faux; je n'ai envoyé aucune invitation à madame de Bourgueil; d'abord par une raison bien simple, c'est que cette dame n'est pas portée sur la liste; puis, ajouta le Corse avec émotion, parce que je sais pour quelles graves raisons madame de Bourgueil ne peut pas venir à une fête chez mon cher maître. Et justement encore, hier matin, madame la comtesse m'avait chargé d'une mission assez délicate, en ce sens que je devais m'informer si madame de Bourgueil était ou non sortie, et dans ce dernier cas seulement remettre la carte de madame la comtesse, qui désirait rendre en personne sa visite à madame de

Bourgueil, sans la rencontrer chez elle. Je cite ce détail bien insignifiant à mon cher maître afin de lui démontrer que pour mille raisons je ne pouvais commettre l'étourderie de porter madame de Bourgueil sur la liste d'invitation.

— Comment se fait-il pourtant, reprit le major, que M. de Bourgueil ait remis lui-même cette invitation à sa femme?

— Ah! c'est M. de Bourgueil qui lui-même a remis cette invitation à sa femme? dit Pietri en réfléchissant. Puis, tressaillant comme s'il eût été frappé d'une idée subite :

— Ah! monsieur le major, je crois tout deviner maintenant.

— Quoi? reprit le général, que devines-tu?

— Mon bon et cher maître, répondit le Corse avec un accent pénétré, vous avez assez confiance dans la fidélité de votre vieux Pietri pour lui dire parfois vos secrètes pensées. C'est ainsi que, par vous, j'ai su votre contrariété de rencontrer souvent madame de Bourgueil dans les salons où vous alliez avec votre famille, supposant, non sans raison, je crois, que cette malheureuse dame cédait en ceci à la méchante obsession de son mari.

— Sans doute... j'ai dit cela... Que veux-tu en conclure?

— Eh! mon Dieu! une chose bien simple, mon cher maître... Pourquoi M. de Bourgueil, dans je ne sais quel but, n'aurait-il pas tout bonnement fait lithographier ou

imprimer une lettre d'invitation en votre nom, général, et en celui de madame la comtesse? lettre dont M. de Bourgueil aurait rempli ou fait remplir les noms... car si j'en étais réduite à me disculper, aux yeux de mon cher maître, de l'étourderie que l'on me reproche, il serait facile de s'assurer si les noms de M. et madame de Bourgueil sont écrits de ma main... et je vous jure que ma respectueuse affection pour vous, mon cher maître... je vous jure...

Et portant la main à ses yeux, il ajouta d'une voix tremblante et mêlée de larmes :

— Non... je n'aurais jamais cru être soupçonné d'une étourderie pareille à mon âge.

— Allons, mon vieux Pietri, lui dit le général avec bonté, ne vas-tu pas te chagriner pour une misère!

— C'est qu'aussi, mon cher maître, ajouta le Corse en essuyant ses yeux, je ne suis pas un étourneau, moi; je ne suis qu'un pauvre homme sans éducation; mais je comprends la portée des choses.

— Mais est-ce que je t'accuse? Un fait singulier se produit; nous t'en parlons, tu t'expliques, nous te croyons; et mieux que cela, avec ton simple bon sens tu trouves ce que le major et moi ne pouvions pas trouver, car évidemment, n'est-ce pas, Maurice? Pietri nous donne la seule solution vraisemblable, au sujet de cette invitation.

— C'est probable, répondit le major de plus en plus ébranlé dans sa défiance contre le Corse; car les raisons

de celui-ci semblaient si plausibles, il s'exprimait avec tant de bonhomie et une telle apparence de sincérité, que Maurice sentit ses doutes se dissiper presque entièrement. Cependant il dit au Corse :

— Pietri, laissez-nous, je vous prie.

Le Corse s'inclina et se dirigea vers la porte avec une imperturbable assurance; seulement, au moment de sortir, il dit :

— Mon cher maître, dois-je attendre vos ordres ou repartir seul pour Paris?

— Non, attends, j'aurai peut-être besoin de toi.

Dès que le Corse fut sorti, Maurice dit à son ami :

— Adalbert, j'ai à te faire une confidence très-délicate.

— Que veux-tu dire?

— Pour des raisons inutiles à t'expliquer en ce moment, je me suis vaguement défié de Pietri.

Le général recula de deux pas, comme s'il ne pouvait croire à ce qu'il entendait; puis il reprit :

— En vérité, Maurice, il me faut te prier de répéter ce que tu viens de dire.

— Je te répète que je me suis vaguement méfié de Pietri.

— De Pietri?

— Oui.

—De ce bon vieux serviteur, qui me sert depuis trente ans! Allons, mon ami, tu n'y songes pas.

— Je ne parle jamais légèrement.

— Te défier de Pietri! toi? toi? vivant dans notre intimité; toi qui as eu cent fois des preuves de l'admirable dévouement de cet excellent homme, non-seulement pour moi, mais pour ma famille! Allons, mon pauvre Maurice, tu es fou!

— Puissé-je me tromper!... Je t'avouerai d'ailleurs qu'en ce moment j'en suis presque à me reprocher cette défiance.

— Tu peux, tu dois te la reprocher tout à fait. Douter du dévouement de Pietri pour moi et pour les miens! Ah! Maurice... Maurice!...

— C'est vrai, on ne fait pas le mal pour le mal; cette trahison, si elle existait, devrait avoir une cause; jusqu'ici je n'ai pu la pénétrer. Quoi qu'il en soit, à tort ou à raison, je me défiais de Pietri. Hier sur les huit heures et demie, je rentrais chez toi; j'ai vu Pietri sortir... Cédant à je ne sais quel instinct de défiance et de curiosité, je l'ai suivi de loin, cachant bien ma figure dans mon manteau; il s'est dirigé vers la rue de Rivoli. Un jeune homme l'a rejoint...

— Ce Delmare, sans doute?

— Oui. Tous deux marchaient devant moi. Je les suivais, ton nom a été prononcé, celui de madame Delmare aussi. Enfin ces mots ont frappé mon oreille : *Après tout, c'est mon père... et il faudra bien...* Je n'ai pas entendu le reste de la phrase, car je marchais par précaution assez loin, m'abritant çà et là lorsque Pietri

et ce jeune homme revenaient sur leurs pas, afin de n'être pas remarqué.

— Mais, mon ami, tu confirmes le fait que Pietri est venu spontanément nous apprendre. D'où naîtrait ta défiance?

— Laisse-moi achever. Ayant ainsi surpris quelques lambeaux de phrases, suffisants pour accroître mon inquiétude, je les ai vus, Pietri et Delmare, se séparer. J'ai suivi ce dernier, ton fils, car il n'y a pas à en douter, c'est ton fils.

— D'où sais-tu?

— Sa ressemblance avec toi est frappante.

— Mais la nuit, comment as-tu pu remarquer...

— Je l'ai revu ce matin.

— Où cela?

— Ici?

— Ici?

— Il était chez moi lorsque tu es entré.

— Il te connaît donc? Comment se trouvait-il là?

— Hier soir, je l'ai suivi et abordé sans lui apprendre que j'avais surpris une partie de son entretien avec Pietri; je lui ai dit que j'étais ton intime ami et que je pouvais lui être utile; j'ai trouvé en lui un homme impénétrable, refusant de me répondre; il se défiait naturellement de moi. A tout hasard, je lui ai laissé ma carte, espérant que peut-être l'intérêt, la curiosité, la réflexion, l'amèneraient ici. Je ne m'étais pas trompé.

— Et que t'a-t-il dit? que veut-il? Au moral, quel homme est-ce?

— Je l'ignore encore. Dans ce doute, je n'ai voulu m'ouvrir à lui qu'à demi, lui faisant cependant comprendre que, s'il cédait à un sentiment de tendresse filiale irréfléchie peut-être, mais honorable, il pouvait, en se montrant plein de réserve, mériter ton intérêt, mais que, s'il espérait spéculer sur le scandale, tout moyen me serait bon pour empêcher cette indignité.

— Qu'a-t-il répondu?

— Il s'est d'abord tenu dans une entière réserve, l'œil sec, jouant au fin avec moi... Cependant, un moment il m'a paru s'émouvoir à mes paroles... puis il est redevenu audacieux, ironique, et à ce moment tu m'as fait demander.

— Et alors, où est-il allé?

— Je l'ai presque contraint d'entrer dans cette chambre, dont j'ai fermé la porte; puis, lorsque j'ai su ton rendez-vous avec madame de Bourgueil, je suis rentré là, comptant emmener Delmare dans une pièce voisine de ma chambre à coucher pour continuer mon entretien avec lui. Je voulais qu'il ne fût pas à même d'entendre ta conversation avec madame de Bourgueil.

— Eh bien?

— Eh bien! j'avais oublié que ma chambre étant au rez-de-chaussée donnait sur le jardin, et quand je suis rentré...

— Il avait disparu?

— Malheureusement.

— Ah! Maurice, cette sécheresse de cœur, cette fuite... mauvais symptômes!

— Je le crois.

— En tout cas, tu le vois, Pietri ne m'avait pas trompé à ce sujet... Et dans quel but, mon Dieu! me tromper? Ah! Maurice, s'il fallait joindre aux inquiétudes dont je suis bourrelé la douleur de douter de ce vieux serviteur, tiens, ce serait trop! Douter de lui, qui m'a toujours si fidèlement servi! de lui à qui je dois, pour ainsi dire, le bonheur de ma fille!...

— Comment! reprit le major avec un étonnement profond, le bonheur de ta fille, tu le dois à Pietri?

— Oui.

— Explique-toi.

— Pietri m'avait prié de garder le secret, continua le général; mais à toi, je peux tout dire... Et je veux d'ailleurs te donner une nouvelle preuve de l'excellent cœur de ce digne homme.

— Je t'écoute, dit le major Maurice.

— Lorsque j'ai remplacé mon aide de camp, Pietri m'a dit: Mon cher maître, je ne vous ai jamais rien demandé de ma vie? Non, malheureusement. Vous cherchez un aide de camp; permettez-moi de vous en recommander un, et surtout de ne jamais m'interroger sur le motif de l'intérêt que je porte à ce brave jeune homme, dont je suis

inconnu. Il doit toujours ignorer ma démarche. Du reste, mon cher maître, a ajouté Pietri, prenez tous les renseignements possibles sur mon protégé, orphelin de père et de mère. Vous verrez qu'il mérite vos bontés. Or, mon Maurice, le protégé de Pietri, c'était...

— Charles Bellecourt?

— Oui, ce jeune homme si bon, si loyal, si distingué, que tu as voulu toi-même éprouver, étudier, lorsque je t'ai fait part de mes projets sur lui, projets que tu as complétement approuvés.

— Certes, tu ne pouvais, je crois, mieux choisir; mais ce mystérieux intérêt que porte Pietri à Charles Bellecourt... c'est étrange!

— Il y a quelque généreuse action là-dessous, je suppose; mais avoue du moins que Pietri a la main heureuse dans ses recommandations.

— Mais ce mystère ne te paraît pas singulier?

— Mystère tant que tu voudras, il n'en est pas moins vrai que la seule faveur que cet excellent homme m'ait demandée de sa vie a eu pour résultat le bonheur de ma fille. Et je me défierais de ce vieux serviteur! Non, non! Je n'ai pas besoin de me créer des inquiétudes chimériques; la réalité est assez menaçante!

Le major Maurice était devenu de plus en plus pensif, depuis la révélation du général au sujet de l'intérêt que Pietri portait à Bellecour; une inexplicable défiance, que que rien ne motivait cependant, serrait le cœur du major. Il reprit donc :

— Tu as raison, mon ami, tout ceci est menaçant... Je ne veux rien empirer, loin de là! j'espère déjouer les odieux projets de M. de Bourgueil, quels qu'ils soient. Quant à ton fils, il sera, je le crois et je le crains à la fois, facile de se débarrasser momentanément de lui avec de l'argent.

— Alors, qu'aurai-je à redouter?

— Aujourd'hui sera sauvegardé, soit! Mais demain... mais l'avenir?... Si ta fille n'était pas ce qu'elle est, une sensitive qui se briserait au moindre opprobre jeté sur ta vie, sur toi, qu'elle a jusqu'ici autant adoré que vénéré, voyant dans son père l'idéal de ce qui est délicat, généreux, grand et respecté de tous...

— Maurice, n'achève pas! Telle est la candeur de cette âme angélique, telle est son ignorance du mal et des mauvaises passions auxquelles moi et tant d'autres avons succombé, que la moindre déception à mon égard serait pour elle un coup affreux.

— Je le crois... oui, un coup affreux, horrible! Eh bien! dans cette prévision, dans cette crainte, veux-tu suivre mon conseil?

— En peux-tu douter!

— Ce conseil va te paraître insensé...

— Enfin... parle...

— Envoie dans deux heures au roi ta démission d'ambassadeur...

— Maurice... y songes-tu?

Fais en même temps, à la hâte, tes préparatifs de départ, et envoie chercher des chevaux de poste.

— Parles-tu sérieusement?

— Avant la fin du jour, monte en voiture, avec ta femme, ta fille, Charles Bellecour.

— Maurice...

— Voyage incognito, et va marier ces enfants, en Allemagne, en Italie, où tu voudras... mais quitte Paris sans bruit, ce soir, et laisse passer l'orage, qui, je le prévois, je le pressens, sera terrible...

En vérité, ce que tu me proposes là, Maurice, est inouï, insensé!

— Nous y voilà.

— Eh! puis-je autrement qualifier un pareil conseil? Quoi! moi... fuir Paris comme un fou, sans avoir une raison à donner à ma femme, à ma fille... Moi? m'exposer aux plus incroyables interprétations par cette démission soudaine de mon poste d'ambassadeur, suivie d'une disparition inexplicable? Faire cette injure au roi qui me comble de ses bontés? aux princes ses fils qui doivent assister demain à la fête que je donne? me couvrir de ridicule aux yeux de tous? de honte, aux yeux de ma femme et de ma fille! rougir devant elles, puisqu'il me faudrait leur mentir, pour expliquer, si cela était possible, une conduite inconcevable? Me résigner à une pareille extrémité? pourquoi? parce que ce Delmare, fruit d'un moment d'égarement, prétend spéculer sans doute sur le scandale

de sa naissance? parce que cet odieux Bourgueil a l'impudence de vouloir venir chez moi sans y être invité! Mordieu! Maurice, c'est par trop de faiblesse aussi! Suis-je donc le seul, le premier, qui ait sur les bras des enfants naturels voulant gueuser quelques billets de mille francs, et des maris crevant d'une vieille jalousie rentrée?... Car en vérité, je suis trop stupide aussi, de m'inquiéter de si peu! Est-ce que je ne suis pas le maître de recevoir chez moi qui je veux? Est-ce que je n'ai pas le droit de faire jeter ce bâtard à la porte?... Comment! j'aurais peur de pareils misérables! Comment! à mon âge! dans ma position! après vingt ans passés à réparer honorablement les fautes de ma jeunesse! Estimé des gens de bien... méritant cette estime... je peux le dire... et je le dis le front haut! je serais obligé de me sauver comme un banqueroutier, de cacher un nom que j'ai rendu, sinon illustre, du moins respecté?... Par la mort Dieu! Maurice, toi qui parles si souvent de Providence, elle aurait de singuliers caprices!

— Et cette Providence ne s'est jamais manifestée à mes yeux plus redoutable et plus juste qu'en ce moment, s'écria le major avec un accent d'autorité irrésistible. Ah! tu parles des faveurs du roi! de l'amitié des princes, qui doivent assister à tes fêtes! de l'estime des gens de bien! de l'éclat de ton nom! Est-ce que cela fait que tu n'aies pas séduit la femme de M. Delmare avant son mariage! et tué à coups de couteau cet homme jusqu'alors inoffensif

et heureux? Est-ce que cela fait que tu n'aies pas déshonoré M. de Bourgueil? Est-ce que cela fait que tu puisses l'empêcher de dire en plein salon, si ce n'est dans le tien, dans un autre, et cela devant ta femme, devant ta fille : Vous êtes un infâme, vous avez porté l'adultère et le deuil dans ma maison, vous que je traitais en ami! » Ah! pardieu! ça leur est bien égal à eux, que le roi et les princes te distinguent! que tu sois ambassadeur et maintenant estimé des gens de bien! Ah! tu crois que vingt années d'expiation... ( et quelle terrible expiation? un bonheur domestique de tous les instants... ) suffisent à désarmer cette providence dont tu te raillais? Tu crois que souvent elle n'ajourne pas ses coups pour les rendre plus sûrs? Ah! tu t'étonnes que les larmes que tu as fait couler il y a vingt ans, que le sang que tu as versé, se lèvent aujourd'hui contre toi? tu te révoltes contre la Providence et ce que tu appelles ses caprices! Ah! parce que tout te sourit aujourd'hui, parce que tu touches à l'idéal de la félicité humaine, tu trouves monstrueux que ceux-là qui t'ont dû la honte, la douleur, la misère, le remords de leur vie, se dressant maintenant comme des spectres du passé, te disent : « *A cette heure, comptons ensemble!*

— Maurice... reprit le général Roland avec un pénible effort, tu m'avais accoutumé depuis vingt ans à plus d'indulgence pour des fautes dont je croyais avoir mérité le pardon..

— Adalbert! dit le major d'une voix profondément

émue, ce ne sont pas les hommes qui pardonnent, c'est Dieu!...

— Ah! quelle serait donc cette justice de Dieu, si elle retombait sur deux créatures innocentes comme ma femme et ma fille?

— Et madame Delmare? et Paula! et madame de Bourgueil? n'étaient-elles pas innocentes de tout mal avant d'avoir été séduites par toi? Quel était leur crime? Et pourtant leurs souffrances ont été horribles! Adalbert... mon ami, mon vieil ami, poursuivit le major en prenant les mains du comte avec effusion, si mon langage est rude, sévère, si je te mets sous les yeux le sombre tableau du passé, c'est que le présent menace, c'est que je voudrais te voir assez résolu pour fuir et mettre ainsi toi et les tiens à l'abri des dangers que l'instinct de mon amitié prévoit... Et tu le sais, rarement mes pressentiments m'ont trompé...

— Maurice, reprit le général Roland d'une voix grave, si un terrible châtiment providentiel doit me frapper, je ne lui échapperai pas, non... pas plus que l'on n'échappe à la foudre par la fuite. Ce châtiment m'atteindra partout, en tout lieu, à toute heure. Si, au contraire, le bien que j'ai tâché de faire depuis vingt ans a été une expiation suffisante, je n'ai rien à craindre.

— Mais ce tranquille fatalisme est insensé devant des dangers aussi précis que ceux dont tu es menacé! s'écria le major. Tu as exagéré la portée de mes paroles. Je ne

suis pas, moi, dans les secrets de la Providence; je te dis seulement ceci : « Il y a vingt ans que tu as fait le mal; les conséquences de ce mal apparaissent aujourd'hui et se tournent contre toi. Est-ce destinée, châtiment providentiel, justice divine, hasard? Peu importe! cela est, ce péril existe; je te donne, selon moi, le meilleur moyen de le conjurer. » Tu préfères l'inertie? tu te dis : « Si je suis frappé, je le serai; si je ne dois pas l'être, je ne le serai pas. » Soit! tu ne le seras pas, je l'espère, mais fais donc au moins ce qu'il faut pour cela; c'est toujours le vieux proverbe : Aide-toi, le ciel t'aidera!

— Maurice, dit le général à son ami d'une voix pénétrée, ne discutons pas davantage; ta tendre amitié pour moi s'exagère le péril. Je suis résolu de le braver, fort de ma conscience.

— Mon ami, crois-moi, rarement, je te le répète, mes pressentiments m'ont trompé.

— Bon et brave cœur, reprit le général attendri, tu es comme l'homme de la fable. Il arrive chez son ami. « Qu'avez-vous? J'ai rêvé que vous étiez menacé d'un malheur. »

— Adalbert, reprit le major d'un air presque solennel, la comparaison est plus juste que tu ne le crois...

— Quoi! tes inquiétudes naîtraient d'un rêve?

— Qu'elles naissent de là ou d'ailleurs, mes angoisses, justifiées par les faits d'hier et d'aujourd'hui, sont assez profondes pour que je te supplie une dernière fois de quit-

ter Paris dès ce soir, et d'aller pendant un certain temps vivre éloigné avec ceux que tu aimes.

— Maurice! s'écria le comte avec une sorte de douloureuse impatience, je t'ai dit : non... c'est non.

— Mon ami, reprit doucement le major, cette réponse me prouve qu'il serait fou à moi de songer maintenant à lutter contre ton opiniâtre fermeté... Que le destin s'accomplisse! tu l'auras voulu. Retournons à Paris... Je vais d'abord m'occuper de M. de Bourgueil! Quant à ton fils Delmare... attendons-le, puisque nous ignorons et sa demeure et ses prétentions; je ne te quitterai pas ces jours-ci; tu peux avoir besoin de moi.

— Et les vaines terreurs de ton amitié, évanouies comme le songe qui les a causées peut-être, dit le général en serrant les mains du major, nous partons tous ensemble pour mon ambassade de Naples... Tu l'as promis à ma fille.

— Partons d'abord pour Paris, ajouta le major en soupirant.

Et le comte et son ami, suivis de Pietri, se rendirent de Ville-d'Avray à Paris.

---

## XXXIII.

Le lendemain du jour où se sont passés les événements précédents est arrivé.

L'on a fait de grands préparatifs dans le magnifique hôtel du général Roland, pour la fête qu'il doit donner le soir. Mandé par le roi dans la matinée, pour recevoir de lui diverses instructions diplomatiques, le général a aussi vu les princes aux Tuileries, et ils lui ont réitéré l'assurance qu'ils assisteraient à la fête.

Sept heures viennent de sonner, déjà les gendarmes à cheval stationnent aux portes et aux abords de l'hôtel, pour mettre l'ordre dans la file des voitures; déjà les gens en grande livrée, les maîtres d'hôtel et les valets de chambre en habits noirs, commencent d'allumer les lustres des salons sous la direction de Pietri.

Le Corse semble ravi, et a retrouvé ses *jambes de vingt ans*, dit-on dans la maison en voyant l'activité qu'il déploie.

Les scènes suivantes vont se passer dans un splendide salon en rotonde, séparé, par une large baie garnie de portières, d'une longue galerie blanc et or, éblouissante de cristaux, de lumière, et parfumée par de véritables buissons de fleurs, que des milliers de glaces reflètent à l'infini.

Pietri se promène tout en surveillant les derniers préparatifs, et se dit en se frottant les mains :

— Tout va bien, tout va bien; le major est complétement dépisté, grâce à ma démarche d'hier à Ville-d'Avray... Ah! major du diable, tu voulais ruser avec le vieux Pietri... Tu ne sais donc pas qu'il voit la nuit, comme les oiseaux

de proie, et qu'avant-hier soir il l'avait reconnu et vu de loin le suivre jusque sous les arcades de la rue de Rivoli. Aussi, te sachant aux aguets, il a dit et fait dire à peu près ce qu'il a voulu à ce coquin de Delmare, que j'ai rencontré revenant de Ville-d'Avray, où il était allé, m'a-t-il avoué, tenté par cet infernal major. Oui, celui-ci m'eût peut-être enlevé mon précieux Delmare, si je n'avais pas tenu ce drôle entre mes griffes, qui sont longues... Mais, ajouta le Corse en faisant quelques pas vers la galerie, je ne vois pas l'aide de camp... il doit pourtant venir aussi donner son coup d'œil aux préparatifs de la fète, pendant que la comtesse et sa fille sont à leur toilette. Le moment est parfait pour entretenir Charles Bellecour; je ne pouvais lui parler plus tôt; c'eût été imprudent... Mais le voici...

En effet, le Corse vit arriver de loin, par la galerie, Charles Bellecourt en élégant costume de soirée, l'air radieux et ne marchant pas, comme on dit, sur la terre.

Le Corse fit semblant de ne pas apercevoir le jeune homme, qui vint droit à lui et lui dit :

— Monsieur le surintendant des fètes de l'hôtel, je vous fais mon compliment.

— Ah! c'est vous, M. Charles, répondit Pietri avec sa bonhomie habituelle; vraiment, vous êtes content des préparatifs? Dame, M. Charles, j'ai tâché de ne rien oublier. C'est un si beau jour pour mes chers maîtres que celui-ci!... il faut tâcher de l'encadrer de son mieux.

— Oh! oui, c'est un beau jour, mon cher Pietri. Tenez, je suis dans un tel ravissement que c'est pour moi comme un rêve.

— Dieu merci! M. Charles, pour mademoiselle Hélène et pour vous, c'est mieux qu'un rêve... Avouez qu'il y a des gens bien heureux en ce monde!

— C'est pour moi que vous dites cela, mon bon Pietri?

— Eh! eh! cela se pourrait bien; pourtant, il me semble, à moi, qu'il vous manque quelque chose.

— Quoi donc, Pietri?

— Un père... une mère... pour être témoins de votre bonheur, M. Charles, dit le Corse d'une voix touchante; n'est-ce pas que c'est un peu vrai... hein? ça vous manque.

— Oh! vous avez raison, Pietri, reprit Bellecour avec un sourire mélancolique, mais, hélas!... orphelin depuis mon enfance... je ne devais pas connaître ces joies si douces que je regretterais davantage encore si je n'avais trouvé une famille dans celle du général Roland.

— Du moins, M. Charles, votre excellent et digne père, par une de ces idées qui ne peuvent naître que dans le cœur d'un père rempli de sollicitude et de tendresse, vous a... si cela se peut dire, du fond de son tombeau, guidé pas à pas dans la vie...

Charles Bellecour tressaillit, et regardant le Corse avec une profonde surprise, il lui dit :

— Comment... savez-vous?...

— Ces *quatre lettres*... écrites par lui, avant sa mort, et que votre tuteur... vous remettait successivement... à mesure que vous avanciez en âge... et où vous trouviez pour ainsi dire votre ligne de conduite tracée d'avance... depuis votre entrée au collége... jusqu'à votre entrée à l'École militaire... car il tenait essentiellement à ce que vous fussiez militaire... votre pauvre et excellent père... Il y avait même cette phrase, dans une lettre de lui, qui insistait sur cette vocation : *J'adjure mon fils... au nom de la sainte tendresse que j'ai pour lui, d'embrasser l'état militaire... Est-ce vrai?*

Charles Bellecour, de plus en plus étonné de voir le Corse si parfaitement instruit de ces particularités de famille, l'avait écouté sans l'interrompre; puis il s'écria :

— Mais, encore une fois, comment savez-vous...

— Oh! oh! le vieux Pietri sait bien des choses encore... Et cette lettre où votre père vous recommande si instamment de vous livrer dès votre première jeunesse à l'escrime, au tir, recommandation très-naturelle d'ailleurs, puisque vous deviez embrasser l'état militaire...

— Pietri, reprit le jeune homme avec une émotion profonde, vous avez donc connu mon père? vous aviez donc sa confiance la plus intime?

— Peut-être bien... car savez-vous, monsieur Charles, qui a engagé le général Roland, qui ne vous connaissait pas, à vous demander pour aide de camp? c'est le vieux Pietri.

— Vous!... c'est à vous que je devrais...

— Interrogez le général... dites-lui de ma part que je le délie de la promesse qu'il m'avait faite de me garder le secret... vous verrez ce qu'il vous répondra...

— Comment! Pietri... vous êtes la première cause du bonheur de ma vie!... puisque c'est ici que j'ai connu mademoiselle Hélène. Vous avez eu l'intime confiance de mon père... et ce soir, pour la première fois, vous me faites cette révélation!... mais vous aviez donc peur de ma reconnaissance?

— Je vous voyais heureux... cela me suffisait.

— Ah! Pietri, combien le général et sa famille ont raison de vous aimer! Quel bonheur pour moi d'avoir maintenant tant de raisons de partager cette affection!

— Oh! monsieur Charles, ne vous croyez pas quitte ainsi envers le vieux Pietri... j'ai à mon tour quelque chose à vous demander.

— Tant mieux... parlez vite...

— Et j'attache d'autant plus d'importance à cette demande que...

— C'est accordé d'avance, mon bon Pietri.

— Laissez-moi donc achever, monsieur Charles; j'attache, disais-je, d'autant plus d'importance à cette demande, qu'il s'agit de mon cher maître.

— Du général?

— Oui. Monsieur Charles, dites-moi, il vous reste une dernière lettre de votre père, dont vous n'avez pas pris connaissance?

— C'est vrai, il s'en faut encore de trois mois pour que l'époque où je dois ouvrir cette lettre soit arrivée.

— D'après tout ce que je viens de vous dire, vous devez être convaincu que j'étais dans l'intime confiance de votre père, et que dans mon humble sphère j'ai tâché de vous servir.

— Je vous dois tout, Pietri, tout, je vous le répète : l'affection du général, la main de sa fille.

— Eh bien donc, écoutez ceci : il se peut qu'avant l'époque fixée pour ouvrir la dernière lettre de votre père, vous soyez à même de rendre au général un très-grand service.

— Et comment?

— En devançant l'époque fixée pour la lecture de cette lettre.

— Ah! Pietri... ce serait aller contre les dernières volontés de mon père.

— Je le sais; mais me croyez-vous capable de vous donner un pareil conseil, s'il ne s'agissait pas des intérêts les plus graves, et pour le général et pour vous?

— Pour moi?

— Je veux parler de votre mariage avec mademoiselle Hélène.

— Grand Dieu! que dites-vous?... Oh! de grâce, expliquez-vous!

— Il peut arriver dans cette maison aujourd'hui, demain, je ne sais quand, tel événement qui, malgré ses

menaçantes apparences, se dénouerait de la façon la plus heureuse du monde pour le général, sa famille et vous, grâce à l'ouverture anticipée de la lettre de votre père.

— Quoi! Pietri, mon mariage avec mademoiselle Hélène pourrait être compromis, menacé!

— Oui, pendant un instant; mais, je vous le répète, l'ouverture de la lettre en question ferait aussitôt évanouir ce danger.

— Pietri, ces mystérieuses paroles m'inquiètent malgré moi.

— C'est à tort, monsieur Charles. Pourquoi redouter le péril lorsqu'on a en main de quoi le conjurer sûrement?

— Mais si ce péril menaçait, comment saurai-je le moment opportun d'ouvrir cette lettre?

— Fiez-vous à moi, je vous avertirai.

— Et ce péril, quel est-il?

— Monsieur Charles, tout mystérieux que soit le bonhomme Pietri, vous avouerez du moins que ceux auxquels il est heureux de se dévouer n'ont pas à se plaindre.

— Je le sais mieux que personne, mon bon Pietri, mais...

— Eh bien donc, ne vous étonnez pas, et surtout ne vous alarmez pas de ce que j'ai encore quelques petits secrets. Ayez confiance en moi, vous ne le regretterez jamais. Quant à la lettre en question, vous l'avez ici?

— Elle est en haut dans mon secrétaire.

— Très-bien! mais j'aperçois madame la comtesse avec mademoiselle Hélène. Pas un mot de tout ceci, je vous en conjure, ni à ces dames, ni au général, ce serait les alarmer sans doute à tort, car j'ai l'espoir que tout ira pour le mieux; seulement, il faut tout prévoir; il est donc entendu, monsieur Charles, que je vous prie de garder le secret sur tout ce qui a rapport à la lettre de votre père, mais vous pouvez demander à M. le comte si ce n'est pas moi qui l'ai engagé à vous choisir comme aide de camp.

— Votre parole ne me suffit-elle pas, Pietri?

— Enfin, monsieur Charles, libre à vous d'interroger mon cher maître. Quant au reste, secret absolu, vous me e promettez?

—N'est-ce pas mon devoir? Irais-je, sans raison à moi connue, jeter le trouble, l'inquiétude dans cette famille qui va bientôt être la mienne?

— Je savais d'avance pouvoir compter sur votre discrétion, monsieur Charles. Mais voici madame la comtesse et mademoiselle Hélène, je vous laisse.

Et le Corse s'éloigna; puis, tirant sa montre, il regarda l'heure et se dit en sortant précipitamment par une des deux portes latérales du salon pendant que la comtesse et sa fille entraient par la baie de la galerie :

— Déjà sept heures et demie... Vite, vite...

La comtesse Roland et sa fille s'approchèrent de Charles Bellecour, que son entretien avec Pietri laissait dans une vague inquiétude; il l'oublia bientôt à la vue d'Hé-

lène, dont la blanche toilette de bal et de fiancée était ravissante.

— M. Charles, dit-elle au jeune aide de camp en souriant, trouvez-vous ma robe jolie?

—Charmante, mademoiselle... Cette garniture de lilas blancs, pareille à votre coiffure, est d'une fraîcheur et d'une élégance...

— C'est ma mère qui l'a choisie. Vous le voyez, M. Charles, elle s'entend à parer *son idole,* ainsi qu'elle m'appelle.

— Oui, reprit en souriant la comtesse, mais ce que je ne saurais, moi toute seule, donner à *mon idole,* c'est le bonheur qui anime tes traits, la joie qui brille dans tes grands yeux; et cette parure-là tu la dois un peu, je crois, à M. Charles.

— M. Charles, dit la jeune fille avec un sourire enchanteur, faut-il avouer que c'est vrai?

— Ma réponse serait facile, mademoiselle, s'il m'était permis de juger de votre bonheur d'après celui que j'éprouve.

— Vous êtes donc bien heureux, mes enfants? dit la comtesse en regardant les deux jeunes gens avec un attendrissement inexprimable.

— Ah! ma mère!

— Ah! madame! répondirent-ils tous deux en prenant chacun une des mains de la comtesse placée au milieu d'eux. Celle-ci, s'adressant à M. de Bellecour, lui dit en souriant :

— *Madame*, c'est... bien cérémonieux, ce mot-là, M. Charles. Heureusement, après-demain vous pourrez me dire comme Hélène : ma mère, et moi vous dire : Charles. Aussi, patience, patience! nous nous dédommagerons; mais en attendant, vous allez venir tous deux avec moi visiter la salle du buffet pour nous assurer que rien n'est oublié.

— Je suis à vos ordres, madame.

— Maman a raison, il faut que la fête soit irréprochable; car enfin, nous allons recevoir les fils du roi...

— M. Charles, dit en riant la comtesse, entendez-vous cette petite glorieuse?

— Oh! maman, c'est vrai... glorieuse, on ne saurait plus glorieuse pour mon père. N'est-ce pas à son rare mérite, aux services qu'il a rendus à notre pays, et surtout à son caractère si aimé, si respecté, que mon père doit ces faveurs, je devrais dire cette justice?

— Toujours la même, vous voyez, M. Charles, reprit en souriant la comtesse, elle est incorrigible; je ne connais pas de fille plus fière, plus orgueilleuse de son père...

— Et cet orgueil, tu ne le partages pas, toi, maman?

— M. Charles, sauvons-nous vite, dit en riant la comtesse au jeune homme en prenant son bras, il ne faut pas donner raison à cette petite glorieuse.

Et tous trois disparurent par la galerie au moment où le major Maurice entrait par une des portes latérales du salon.

## XXXIV.

Le major Maurice s'adressant à l'un des gens de l'hôtel qui traversait la galerie, lui dit :

— Le général n'est pas encore descendu de chez lui?

— Non, monsieur le major, je crois que M. le comte finit de s'habiller.

— Et Pietri?... savez-vous où il est?

— Je l'ai tout à l'heure vu traverser le salon d'attente, monsieur le major. Mais voici M. le comte.

Le général Roland entrait, en effet, habillé pour la soirée avec une sévère élégance, portant le grand cordon rouge sur son gilet blanc, et la plaque de la Légion d'honneur enrichie de diamants au côté gauche de son habit noir; il était pâle; une vague inquiétude se lisait sur ses beaux traits. A la vue du major, il alla rapidement à sa rencontre et lui dit :

— Eh bien! Maurice, rien de nouveau?

— Rien; et d'ailleurs Delmare n'étant venu chez toi, ni hier, ni aujourd'hui dans la journée, tu n'as plus maintenant à redouter sa présence avant demain.

— En effet, cet homme n'irait pas choisir l'heure de cette fête pour avoir avec moi un pareil entretien.

— En tout cas, je te l'ai dit, Adalbert, mes précautions sont prises...

— Merci, Maurice, c'est déjà un souci de moins... Quant à M. de Bourgueil, tu es bien certain...

— Je ne suis certain que d'une chose, de lui avoir dit ceci hier, et je te le répète pour te rassurer : « Vous vous êtes procuré, monsieur, une invitation pour la fête que donne le général Roland, espérant, dans un but nécessairement odieux, conduire chez lui votre femme et votre fille. Je vous déclare que, si vous persistez dans ce projet, je m'y opposerai par un moyen qui vous paraîtra fort singulier, fort ridicule peut-être; en un mot, vous me trouverez ni plus ni moins qu'un planton de service à la porte du salon d'attente, que je ne quitterai pas d'un instant de la soirée, très-résolu à vous barrer le passage. Si vous avez compté sur un éclat, il ne dépassera pas du moins l'antichambre. Libre à vous, monsieur, d'exposer madame de Bourgueil et sa fille à un scandale que je regretterais profondément pour elles; mais ma résolution est prise. »

— Et déconcerté par cette menace, il t'a promis de ne donner aucune suite à son dessein?

— Il me l'a promis, et m'a paru en effet fort déconcerté; car, à défaut d'un autre moyen, si brutal que celui que j'emploie, il est du moins efficace.

— Maurice, mon bon Maurice, tu nous sauves peut-être d'un éclat déplorable!

— Dieu le veuille! Aussi, malgré la promesse de M. de Bourgueil, je me rends à mon poste. Je ne me fie pas à cet homme.

— A peine s'il est huit heures; personne n'arrivera si tôt.

— C'est probable; mais j'aime mieux être prêt une heure d'avance. M. de Bourgueil n'est pas le seul dont tu puisses avoir à craindre la visite.

— Tu as raison. Ce Delmare... Mais il n'aurait pas l'audace...

— Il faut tout prévoir... Je serai ce soir ton *garde de la porte*, et personne n'entrera dans ces salons avant d'avoir passé mon inspection.

— Maurice!... toujours dévoué!... Mais tu as beau sourire, tu n'es pas plus rassuré que moi. Faut-il te l'avouer? à mesure que l'heure de cette fête approche, je me sens parfois aux regrets de n'avoir pas suivi ton conseil d'hier, quoiqu'il m'en eût coûté... Et pourtant, fuir, honteusement fuir devant des craintes chimériques peut-être!... D'un autre côté, quand je songe au coup cruel qu'un scandale public porterait à ma fille, ma perplexité est affreuse.

— Adalbert, il est trop tard pour changer d'avis; ne va pas maintenant t'alarmer outre mesure : grâce aux précautions que j'ai prises, nous n'avons rien à redouter pour ce soir. Allons, courage, ami!

— Aie la bonté, mon ami, de dire à l'antichambre que l'on vienne me prévenir dès que le piqueur qui précède la voiture des princes entrera dans la cour, afin que j'aille les recevoir à la porte du vestibule; ils viendront, m'ont-

ils dit, de bonne heure, car ils vont ensuite à l'ambassade d'Autriche.

— Tu seras prévenu de l'arrivée du piqueur de tes princes. Je cours à mon poste. Encore une fois, courage, ami... je réponds de tout.

Le major sortit et laissa le général Roland seul dans le salon.

— Ah! se dit le comte en se promenant avec agitation, jeune, j'ai assisté impassible à de sanglantes batailles. En Afrique, j'ai commandé une armée dans des circonstances si meurtrières, que la moindre hésitation de ma part pouvait faire exterminer des milliers de braves soldats dont je répondais devant mon pays. Mais au moment de les mener au feu, je n'ai jamais éprouvé une angoisse pareille à celle que je ressens à cette heure. C'est un serrement de cœur inconcevable. Je ne sais quelle terreur sourde m'abat et m'énerve... C'est absurde... c'est fou... Mais je n'ai pas la force de lutter contre cet accablement...

Et en disant ces mots, le général Roland tomba plutôt qu'il ne s'assit sur un fauteuil placé près d'une table de jeu, où il s'accouda afin d'appuyer son front dans sa main.

Alors une petite porte de dégagement, masquée dans la boiserie de la galerie, complétement déserte, s'entre-bâilla lentement et laissa voir la tête de Pietri, qui avança le cou avec précaution, de côté et d'autre, puis se retira et quelques instants après introduisit Adalbert Delmare par

cette porte, que le Corse tint presque constamment entr'ouverte, assistant ainsi de là à l'entrevue qu'il avait ménagée entre le père et le fils.

Delmare était vêtu, selon son habitude, avec une sorte de recherche de mauvais goût : il portait une cravate de couleur tranchante, ample pantalon écossais plissé par devant, un paletot blanchâtre, et un chapeau gris crânement placé sur l'oreille. L'animation de ses traits, le feu de ses regards, ne prouvaient que trop que ce malheureux, suivant le conseil de Pietri, avait puisé une nouvelle audace dans une copieuse libation d'eau-de-vie. Sortant du couloir de dégagement, il resta un moment ébloui par l'éclat des lustres et des dorures de la galerie; puis il s'approcha lentement du général Roland, toujours assis, le front appuyé sur sa main. Cependant, au moment de passer le seuil du salon, il éprouva une sorte d'hésitation; mais, surmontant cette faiblesse, il enfonça d'un coup de poing son chapeau encore plus crânement sur sa tête, plongea ses deux mains dans les vastes poches de son pantalon, et, l'épaisseur des tapis amortissant le bruit de ses pas, il put s'avancer sans être entendu de lui, presque à toucher le général Roland, tant la préoccupation du comte était alors profonde. Aussi le général fit-il un bond de surprise sur son fauteuil, lorsqu'il entendit soudain à ses oreilles la voix rauque et enrouée de Delmare, lui disant d'un ton cynique et railleur :

— Bonsoir, papa!

Le général pâlit, se leva brusquement, et s'écria presque effrayé :

— D'où sort cet homme?

Puis, toisant Delmare d'un air de hauteur et de menace, le général ajouta :

— Que voulez-vous? qui êtes-vous?

— Qui je suis? Votre fils, pardieu! *Amable-Justin-Adalbert* DELMARE, pour vous idolâtrer, s'il en était capable.

— C'est lui! dit à part le comte anéanti. Et il ajouta avec douleur et dégoût :

— Quel langage! quel aspect! quelle grossière insolence!

Ces remarques redoublant sa crainte et sa colère, il s'écria :

— Qui vous a permis de vous présenter ici? par où êtes-vous entré?

— Par où? mais par la porte, petit père... tout bonnement par la porte...

— Et Maurice! Maurice!... il est en bas pourtant! il le connaît; comment l'a-t-il laissé entrer? dit le général à part; et ma femme et ma fille peuvent venir d'un moment à l'autre!...

Se dirigeant alors rapidement vers une des portes latérales du salon, il l'ouvrit et dit d'un ton impérieux et courroucé :

— Monsieur, sortez à l'instant de ce salon, et attendez mes ordres dans cette chambre!...

— Comment! nous envoyons déjà c'l enfant faire dodo? dit le bandit; ah! mais non, mais non! Et il s'assit et se carra dans un fauteuil. Causons d'abord, petit père...

— Malheureux! s'écria le général d'un ton menaçant, oses-tu bien!...

— Quoi?... du scandale?... du bruit?... vous en voulez?... Ça me va!... Voyons, appelez vos grands laquais pour jeter votre fils à la porte de votre hôtel!... Ça sera drôle, mais gare à vos laquais!... je suis professeur de chausson à l'école polytechnique.

— Oh! c'en est trop!

— Ma profession vous humilierait-elle, petit père? Dame!... j'avais encore une corde à mon arc, j'étais marchand de billets de spectacle et de contremarques... Vous me direz que c'est peu *chouette* pour le fils d'un ambassadeur... mais chien perdu mange ce qu'il trouve!

— Assez monsieur, assez! reprit le général avec autant de colère que de dégoût; finissons. C'est de l'argent que vous voulez? vous en aurez; mais mordieu! entrez là, sinon!

— Sinon quoi?

— Insolent! s'écria le général hors de lui en saisissant Delmare au collet. J'emploierai la force s'il le faut, mais tu sortiras!

— Je vénère trop l'auteur de mes jours pour me permettre de lui passer la jambe, répondit Delmare en s'allongeant dans son fauteuil. Je me contenterai d'opposer une résistance aussi passive que respectueuse à mon petit

père, et à moins qu'il n'ait la poigne de *Mitouflet*, dit l'*hercule d'Arras*, je le défie de m'emporter d'ici, dans ce fauteuil.

— Mais tu auras de l'or, te dis-je! s'écria le général à voix basse, en reconnaissant l'impossibilité d'employer la force; entre là seulement, te dis-je; je monte chez moi, je redescends à l'instant et je t'apporte dix mille francs, misérable!

— C'est superbe! Ce vieux satan de Pietri m'avait bien conseillé, dit Delmare à part.

— N'est-ce pas assez? reprit le comte en interprétant le silence de son fils comme un refus; je double la somme! c'est tout ce qui me reste ici. Dans quelques minutes je t'apporte vingt billets de banque. Te faut-il plus? Rends-toi demain chez le major Maurice; tu connais sa demeure... je te donnerai plus encore; j'ajouterai une pension. Mais quitte ce salon; entre dans cette pièce; restes-y caché jusqu'à la fin de la fête; je viendrai te faire sortir d'ici, et que l'enfer me délivre à jamais de ton exécrable présence, infâme qui spécules sur la honte qu'un père ressent de t'avoir pour fils!

A ces mots, Delmare tressaillit, se releva, jeta son chapeau à ses pieds avec fureur. D'insolente et railleuse, sa physionomie devint sombre; un amer et douloureux sourire contracta ses lèvres, et il s'écria :

— Je suis tombé bien bas!... si bas que j'étais venu ici pour exiger de l'argent de vous. Je ne sais ce qui se passe

en moi, mais, tenez, gardez votre or, et au moins j'aurai le droit de vous dire que le plus infâme de nous deux, ce n'est peut-être pas moi, entendez-vous? Non, ce n'est pas moi! L'infâme est celui qui accueille ainsi le fils d'une femme qu'il a séduite, et qui est morte de désespoir. L'infâme est celui qui, revoyant son fils après vingt ans de misère et d'abandon, lui dit : « Tiens, prends de l'or, et délivre-moi de ton exécrable présence? »

— Monsieur, dit le général Roland, surpris de ce soudain revirement de langage, si vos premiers mots n'avaient pas été presque des insultes...

— J'ai eu tort; j'avais bu un verre d'eau-de-vie de trop, pour me donner de l'aplomb; votre dureté, votre écrasant dédain, me dégrisent; j'aime mieux cela.

— Alors, monsieur, revenez à des sentiments meilleurs. Entrez là, vous dis-je. Après la fête j'irai vous trouver, nous causerons... Vous serez content de moi, si je le suis de vous; mais j'attends du monde d'un moment à l'autre; ma femme, ma fille, peuvent entrer dans ce salon...

— C'est pour cela que je reste; je ne donnerais pas, voyez-vous, ma place ici, à cette heure, pour vos vingt billets de mille francs.

— Monsieur, reprit le comte presque suppliant et plus effrayé du calme de Delmare que de l'insolent cynisme qu'il avait d'abord montré; monsieur, vous avez prononcé le nom de votre mère... J'ai eu de grands torts envers

elle, et pourtant c'est en son nom que je vous conjure...

—Et moi, c'est en son nom que je tirerai de vous une vengeance éclatante, entendez-vous! moi qui ai vu sa lente agonie, moi qui l'ai vue mourir en embrassant mon frère, triste et premier souvenir de mon enfance.

— Votre frère! s'écria le général, cédant à un vague et dernier espoir. Vous ne pouvez pas être le fils de madame Delmare; elle n'avait qu'un enfant!

— Huit mois après la mort de son mari, l'homme que vous avez tué, ma mère a mis au monde un fils, le fils de M. Delmare... Plus heureux que moi, ce frère n'a pas été voué à l'abandon, à la misère. Un parent de M. Delmare l'a adopté, l'a élevé, lui a donné son nom. Ce frère, je ne l'ai pas revu, moi, orphelin à sept ans, renié par tous, élevé par charité, jeté ensuite dans le monde, sans guide, sans appui; livré au mal, tantôt par la faim, tantôt par des égarements de jeunesse que personne n'avait intérêt à réprimer en moi; vivant au jour le jour et par tous les moyens, honnêtes si le hasard le voulait, honteux si je ne trouvais mieux,, car je n'avais pas le choix; aujourd'hui, lancé en aventurier dans un certain monde par un coup de dé, demain retombant dans la crapule, où je cherchais un pain fangeux que je ne trouvais pas toujours...

— Oh! mon Dieu! murmura le comte en cachant sa figure dans ses mains, le malheureux!

— Oh! reprit Delmare avec un sourire amer, je ne

veux pas faire ici le bon apôtre... Dire que ma mauvaise conduite a été toujours involontaire, non! Peu à peu dégradé, avili, perdu par cette vie de bohémien; sachant que personne n'avait à rougir de moi, je n'ai pardieu pas joué au scrupuleux, *pour l'honneur*, comme on dit au billard. Entre une vie probe, misérable et dure, et une vie équivoque, fainéante, où je pipais quelque argent, je choisissait l'argent et la bassesse! C'est ignoble, n'est-ce pas? Qui vous dit le contraire? j'aurais bien voulu vous voir à ma place. Abandonné à quinze ans, tout seul et sans le sou, sur le pavé de Paris, qui sait si vous n'auriez pas fait pis que moi encore! C'est facile, la vertu, quand rien ne vous manque! et si j'avais été élevé comme tant d'autres dans l'aisance et avec sollicitude, je n'aurais pas plus mal tourné que tant d'autres. Mais tout ça vous était bien égal, à vous! Tandis que le fils vivait, aujourd'hui en mendiant, demain en chevalier d'industrie, le père...

— Votre père... reprit le général d'une voix profondément altérée, votre père, pleurant des larmes de sang sur les malheurs qu'il avait causés, tâchait de les expier par une vie meilleure; votre père n'avait pas de jour sans se demander avec inquiétude ce que vous étiez devenu; car votre mère avait disparu avec vous, alors que j'étais presque mourant des suites de cet horrible duel. Et si hier, au lieu de ruser avec le major Maurice, mon meilleur ami, et de fuir de chez lui, vous l'eussiez écouté, il vous aurait dit mes remords en lui parlant de votre mal-

heureuse mère, mes regrets et ma sollicitude en lui parlant de vous, de qui j'ignorais le sort...

— Monsieur, dit Delmare touché malgré son cynisme de l'émotion de son père, qui se peignait si poignante sur sa noble et belle figure, si j'avais... pu croire que vous aviez pour moi... quelque affection...

—Eh! ne voyez-vous pas que je pleure, que j'oublie tout, que ma fille et ma femme peuvent entrer ici d'un moment à l'autre...

Et le général Roland, malgré la vigueur de son caractère, ne pouvant résister à cette violente secousse, tomba assis dans un fauteuil et cacha sa figure entre ses mains en s'écriant :

— Ah! je suis bien malheureux!

A ce moment, Pietri, qui, de temps à autre entre-bâillant la porte masquée dans la boiserie de la galerie, avait attentivement suivi les différentes péripéties de cette scène, avança de nouveau la tête et observa.

Soudain on entendit du côté de la galerie la voix de la comtesse interrompue çà et là par les doux éclats de rire de sa fille.

A ce bruit le général tressaillit, se releva, les traits empreints d'une angoisse inexprimable, puis s'adressant à Delmare avec un mélange de douleur navrante et de dignité, il lui dit :

— Voici ma femme et ma fille; vous pouvez me frapper dans ce que j'ai de plus cher au monde; faites; ce sera ma punition...

— Vous m'avez parlé avec des larmes dans les yeux, monsieur, reprit Delmare d'une voix profondément émue, en se dirigeant rapidement vers la porte que le comte avait laissée ouverte; j'ai honte de ma conduite. Merci à vous de me donner l'occasion de la réparer!

— Ah! tout est oublié! s'écria le général, pouvant à peine croire à ce revirement soudain. Tu parles en fils, tu trouveras en moi un père! Entre là. Après la fête, j'irai te rejoindre.

— Monsieur, dit Delmare le regard humide au moment où la porte allait se refermer sur lui pour la première et la dernière fois peut-être, votre main...

— La voilà, et de tout cœur, reprit le comte en la lui donnant. Tout est oublié, te dis-je!

Et fermant précipitamment la porte, il mit la clef dans sa poche au moment où sa femme et sa fille, arrivant par le fond de la galerie, entraient en riant dans le salon. Pietri, de sa cachette, avait vu le comte enfermer Delmare.

Et la porte masquée de la galerie se referma sur lui.

— Ma femme! ma fille! il était temps, dit le général en essuyant la sueur qui coulait de son front, et tâchant de cacher son émotion à la comtesse et à Hélène.

Le général Roland, faisant pour sourire un violent effort sur lui-même, alla au-devant de sa femme et de sa fille, et dit à celle-ci :

— Saurai-je, chère petite folle, la cause de cette gaieté que l'on entend de si loin?

— La faute en est à mon parrain Maurice, mon père, répondit la rieuse, dont les joues étaient encore colorées par son accès d'hilarité.

— Vraiment? dit le comte; je ne croyais pas mon pauvre Maurice si plaisant.

— Eh bien! mon père, tu te trompais. Figure-toi que nous étions allés, maman, M. Charles et moi... Puis se retournant, elle ajouta naïvement : Tiens! où est-il donc?

— Sois tranquille, reprit la comtesse en souriant, il se retrouvera.

— Je l'espère bien, maman. Enfin, mon père, pour en revenir à mon parrain, que tu crois si plaisant, nous étions allés donner partout un dernier coup d'œil aux préparatifs de la fête, jusque dans le salon d'attente; là nous trouvons mon parrain. Nous croyons le ramener ici avec nous. Ah! bien oui! pas du tout! il nous dit qu'il s'est mis là *de planton*, et cela d'un air si comique, si comique que le fou rire me prend.

— Et pourquoi Maurice était-il là de planton, chère folle?

— Tiens, mon père, je te le donne en cent, en mille! tu ne le devinerais pas; et c'est là ce qu'il y a de plus comique.

— Voyons, je t'écoute.

— « Ma petite Hélène, » me dit mon parrain avec ce sang-froid que tu lui connais, un vieux loup comme moi serait mal à l'aise dans vos salons au milieu de toutes vos

jolies femmes, et pourtant, j'aime beaucoup à voir de jolies femmes en toilette de bal : cela me rappelle ma jeunesse; or, pour les admirer, je suis aux premières loges dans ce salon d'attente, et pas gêné du tout... Et puis je les vois ôter leurs manteaux, donner un dernier coup d'œil à la grande glace du milieu, rajuster une boucle de cheveux,faire enfin une foule de petites mines coquettes; et pour un philosophe c'est un spectacle très-divertissant; enfin j'ai ainsi la primeur de toutes ces élégances que vous ne verrez, vous autres, qu'après moi; je reste donc ici de *planton.* » Et il s'est mis droit comme un soldat au port d'armes. Mais il nous contait tout cela avec un sérieux si comique, que moi, maman et M. Charles, qui, par parenthèse, me semble beaucoup tarder à revenir, nous ne pouvions nous empêcher de rire aux éclats.

— Bon Maurice, quelle présence d'esprit! dit à part le général.

Et il reprit tout haut en souriant :

— Ton excellent parrain est, comme toujours, un peu original. Ainsi, depuis un quart d'heure, vous n'avez pas quitté le salon d'attente?

— Non, mon père.

— Et vous y avez trouvé le major... seul?

— Oui, mon père, et *de planton.* Puis la jeune fille, riant de nouveau de tout son cœur, tâcha d'imiter la pose militaire du major.

— Et, chère folle, tandis que vous étiez là, vous n'avez vu entrer personne?

— Non, mon père... puisqu'il n'y a personne dans les salons; il est encore de trop bonne heure.

— Je veux dire vous n'avez vu entrer aucune personne étrangère à la maison?

— Non, mon père.

— C'est étrange! dit le général à part. Par où donc sera-t-il passé?

Et il reprit tout haut, s'adressant à sa femme :

— Ainsi, ma chère amie, tu es satisfaite des apprêts de la fête?

— Tout est à merveille, mon ami; notre bon Pietri, chargé de l'arrangement des fleurs, s'est surpassé : il y en a partout des montagnes... et disposées avec un goût parfait!

— Oh! reprit Hélène en riant, le vieux Pietri est dans son élément, quand il s'agit de fleurs... il les aime tant!...

A ce moment on entendit le roulement d'une voiture dans la cour de l'hôtel. Malgré lui, le général, pensant à M. de Bourgueil, tressaillit.

— Déjà des voitures? dit la comtesse assez surprise; il est pourtant de bien bonne heure encore!...

— Ah!... je tremble! dit à part le général. Heureusement, Maurice est en bas...

— Quelle est l'impatiente provinciale qui a tant de hâte d'arriver à ta fête, chère maman, pour faire admirer une toilette peut-être d'un goût douteux? dit Hélène en riant. Puis redoublant d'hilarité : Ah! mon pauvre parrain

Maurice... qui s'est mis de *planton* pour avoir les primeurs des élégances!... je crains que cette fois il ne soit fort attrapé!...

Et la jeune folle de rire encore...

— Allons, Hélène, sois donc raisonnable, lui dit en souriant la comtesse, et voyons un peu quels sont ces empressés.

La femme du général et sa fille se dirigeaient vers la galerie lorsque, par une des portes latérales du salon, entra Charles Bellecour, l'air assez inquiet, et se disant :

— Pietri vient de m'engager à aller chercher chez moi la dernière lettre de mon père. Le moment approche, m'a-t-il dit... Quelque malheur nous menace donc? Je suis d'une anxiété!...

— Ah! voilà M. Charles enfin! dit Hélène. Il va peut-être nous apprendre quelles sont les personnes qui nous viennent si tôt.

— En traversant le vestibule, mademoiselle, je n'ai vu entrer dans le salon d'attente qu'une dame qui descendait de voiture : elle m'a paru charmante et très-élégante...

— Je respire! dit à part le général; ce n'est pas Bourgueil et sa femme!

— Pour une élégante, reprit en souriant la jeune fille, elle arrive de bien bonne heure!... Voilà du moins mon parrain Maurice à même de commencer ses observations philosophiques.

— Madame la baronne de Montglas, annonça de loin

un valet de chambre au fond de la longue galerie que Louisa Marchetti, dite baronne de Montglas, et la veille encore prisonnière à Saint-Lazare sous le nom de Louise Beaulieu, devait parcourir pour arriver au salon où se tenait la comtesse.

— La baronne de Montglas? dit à part le général Roland en tressaillant; il me semble que ce nom ne m'est pas étranger.

— Mais je ne connais pas de baronne de Montglas, dit à son mari la comtesse fort surprise, en se dirigeant néanmoins, accompagnée de sa fille, vers la galerie, pour y recevoir la prétendue baronne, sa protégée de Saint-Lazare, condamnée à la prison pour tentative de meurtre, et mise en liberté la veille même de ce jour, grâce à l'hypocrisie de sa conduite et à la puissante recommandation de la comtesse.

Louisa Marchetti, rendons-lui son véritable nom, arriva donc lentement du fond de la galerie; sa toilette de bal, d'une extrême élégance, quoique fort simple, faisait ressortir encore sa rare beauté; ses joues brunes étaient animées, ses grands yeux noirs brillaient d'un sombre éclat; son sourire contraint, sardonique, trahissait une résolution implacable; car elle venait venger sa mère, pour qui elle avait conservé une sorte de culte malgré les honteux désordres de sa vie.

La comtesse, suivie de sa fille, et ne pouvant d'abord de loin suffisamment distinguer les traits de la jeune

femme, s'était avancée vers elle, se demandant quelle pouvait être cette élégante baronne de Montglas. Mais lorsqu'elle ne fut plus qu'à quelques pas de Louisa, la comtesse s'arrêta pétrifiée. Ne pouvant en croire ses yeux, il lui semblait reconnaître son humble protégée de Saint-Lazare; mais ce fait lui parut si impossible qu'elle crut d'abord à une ressemblance extraordinaire, d'autant plus que le hideux costume des prisonnières, leur béguin gris, cachant les cheveux, avait jusqu'alors donné à Louisa, aux yeux de la comtesse, une physionomie, une apparence toute autre. En effet, elle n'était plus reconnaissable sous cette élégante robe de satin jaune paille, recouverte d'une tunique de tulle blanc et coiffée de ses magnifiques cheveux noirs, simplement ornés de gros nœuds de rubans de satin jaune paille comme sa robe, et frangés d'argent.

La comtesse se persuada donc d'abord qu'un hasard inconcevable avait donné à sa protégée de Saint-Lazare une ressemblance frappante avec cette baronne inconnue, dont la démarche élégante et la gracieuse aisance, en traversant cette galerie, annonçaient d'ailleurs, comme on it, une femme tout à fait du monde.

Le général Roland avait suivi sa femme et sa fille, et il eut bientôt reconnu avec un saisissement inexprimable cette prétendue veuve d'un de ses anciens compagnons d'armes, cette femme séduisante, qui avait fait sur son âge mûr une vive impression à laquelle il avait cependant résisté, aidé dans cette louable résolution par les sages con-

leils du major Maurice, confident de cette coupable velléité. Mais le major ne connaissait pas Louisa. Aussi, voyant passer devant lui, dans le salon d'attente, une jeune femme très-élégante, il avait dû la croire une des personnes invitées à la fête.

Louisa était trop adroite pour ne pas tout d'abord, et afin de faire tolérer sa présence, invoquer ses anciennes relations avec le général Roland; elle le mettait de la sorte dans une position très-embarrassante aux yeux de sa femme et de sa fille, et s'assurait un allié. Aussi, après avoir fait la comtesse une révérence pleine de grâce et de dignité, Louisa lui dit en souriant :

— Je ne saurais, en vérité, madame la comtesse, quelle excuse donner à mon étrange indiscrétion, si ce cher général, et elle indiqua le comte d'un regard familier, si ce cher général ne devait vous être garant, madame la comtesse, que bien que je n'aie pas eu l'honneur d'être invitée par vous, le nom de mon mari, un des anciens frères d'armes du général, m'aurait peut-être permis d'espérer la faveur de vous être présentée. Maintenant, mon cher général, ajouta-t-elle en faisant un pas vers le comte, dont le trouble augmentait à chaque instant, je me mets sous la sauvegarde nos bonnes et anciennes relations pour vous prier d'être mon défenseur auprès de madame la comtesse.

Celle-ci restait atterrée. Ce n'étaient pas seulement les traits de sa protégée de Saint-Lazare qu'elle retrouvait

dans la baronne de Montglas, ressemblance, après tout, rigoureusement possible quoique extraordinaire : c'était encore sa voix, son accent. Sans cette ressemblance véritablement effrayante, la comtesse n'aurait vu dans la démarche si indiscrètement hardie de cette inconnue qu'un manque de savoir-vivre, et, quoique fort contrariée, elle l'eût peut-être excusée; mais cette ressemblance inconcevable avec Louise Beaulieu, et son appel aux souvenirs du général à propos d'anciennes et amicales relations, qu'il ne démentait pas, tout jeta la comtesse dans une cruelle perplexité.

Le général Roland prit un parti désespéré : éconduire la baronne de Montglas comme une intrigante effrontée, c'était risquer de la pousser à des explications fâcheuses, en cela qu'elles pouvaient être mal interprétées, quoiqu'il n'eût rien à se reprocher; aussi, espérant que cette baronne équivoque ne serait peut-être pas remarquée dans la foule qui allait bientôt envahir les salons, il dit à sa femme avec un sourire contraint, car il mentait :

— Je regrette, ma chère amie, que madame de Montglas ne se soit pas adressée à moi, pour avoir l'honneur de vous être présentée. M. de Montglas, son mari, a en effet servi avec moi, et lors d'une demande de pension, que madame a faite, elle a bien voulu me demander mon appui, au nom de mes anciennes relations avec M. de Montglas...

— Puis-je maintenant espérer, madame la comtesse,

reprit Louisa de sa voix insinuante et douce, que vous daignerez excuser l'indiscrétion de ma démarche?

La comtesse répondit par un demi-salut d'une hauteur glaciale. Pour la première fois de sa vie, elle doutait de la fidélité de son mari, dont elle remarquait le trouble croissant depuis l'arrivée de cette jeune femme d'une beauté rare. Et d'ailleurs, plus elle écoutait la voix de Louisa, plus elle examinait ses traits, plus elle inclinait positivement à reconnaître en elle sa protégée de Saint-Lazare. Mais la comtesse pouvait-elle faire cette révélation devant sa fille au moment même où le général venait pour ainsi dire de couvrir cette femme de sa protection, au moment où les invités allaient arriver?... Quel éclat! quel scandale!... Et pourtant, recevoir dans son salon et voir à côté de sa fille, une recluse de la veille, condamnée pour meurtre, graciée, il est vrai, mais enfin condamnée? la comtesse en avait le vertige!

Hélène, avec la candeur de son âge, ne voyait dans Louisa qu'une charmante jeune femme très-élégante, de manières parfaites, fort indiscrète sans doute; mais le désir d'assister à une belle fête pouvait faire oublier tant de choses!... Et puis enfin, et c'était tout pour Hélène, son père ne protégeait-il pas la baronne de Montglas?

Charles Bellecour, quoique préoccupé des recommandations de Pietri, mais plus clairvoyant que la jeune fille, remarquait l'embarras du général, l'air de plus en plus triste et glacial de la comtesse, l'attitude hardie de cette

inconnue malgré sa position plus qu'équivoque; et il se demandait avec une anxiété croissante si les prévisions de Pietri, au sujet de fâcheux incidents, ne commençaient pas à s'accomplir, et s'il ne devait pas bientôt songer à ouvrir la dernière lettre de son père, d'après l'avis du Corse.

Louisa Marchetti jugea d'un coup d'œil sûr que, pendant quelques instants, elle dominerait la position; aussi dit-elle à la comtesse d'un ton pénétré :

— Veuillez croire, madame, que ce n'est pas absolument pour avoir le plaisir d'assister à une fête magnifique que je me suis permis de me présenter chez vous sans y être invitée. J'obéis à un motif plus sérieux, je pourrais même dire à un devoir.

— Je ne vous comprends pas, madame, répondit sèchement la comtesse. J'ignore quel devoir peut vous appeler ici.

— Un devoir cher à tous les cœurs généreux, madame la comtesse : la reconnaissance, car vous avez été mon bon ange.

— Madame! s'écria la comtesse, stupéfaite de cette audace qui ne lui pouvait plus laisser le moindre doute sur l'identité de Louise Beaulieu, songez-vous à ce que vous dites?...

— J'y songe, madame la comtesse, et je suis heureuse, je suis fière de pouvoir proclamer bien haut... vos inépuisables bontés.

— Madame, reprit la comtesse, pouvant à peine se contraindre et en interrompant Louisa Marchetti, si je ne me trompe, il me semble que c'est, au contraire, très-bas... que vous devriez parler de ce que je puis avoir fait pour vous.

— Oh! sans doute, madame, répondit Louisa avec un aimable sourire, votre modestie préférerait mon silence, mais ma vive gratitude ne peut tenir secret le nom de ma bienfaitrice.

— Et je vous approuve de toutes mes forces, madame, reprit Hélène avec une grâce charmante; toutes les personnes que ma mère a eu le bonheur d'obliger devraient faire comme vous, se révolter, parler bien haut, l'on saurait tant d'actions généreuses et cachées!

— Mais, ma chère amie, reprit le général Roland au comble de la surprise, tu m'avais dit ne pas connaître madame.

— Allons, mon cher général, reprit Louisa en souriant, êtes-vous donc le seul à savoir que madame la comtesse ne reconnaît jamais les personnes qu'elle a comblées de ses bontés...

— Mais, monsieur Charles, dit tout bas Hélène à M. Bellecour, elle est fort aimable, cette dame...

— Sans doute, mademoiselle, répondit le jeune homme assez embarrassé, tandis que Louisa reprenait :

— Ce qui va vous surprendre bien encore davantage, mon cher général, c'est de savoir pour quelle raison je

bénis ma bienfaitrice... Imaginez-vous qu'avant-hier encore j'étais prisonnière... à Saint-Lazare... Mon Dieu, ajouta-t-elle d'un petit air coquet, j'étais prisonnière à Saint-Lazare... condamnée pour avoir donné un coup de couteau à mon amant, et grâce à la bienfaisante sollicitude de madame la comtesse, mon cher général, aujourd'hui je suis libre... et, comme vous voyez... ma première visite est pour ma protectrice...

— Mon Dieu, maman, s'écria Hélène toute tremblante; cette dame est folle!

— Ma chère amie, s'écria à son tour le général; de grâce, que signifie...

— Cela signifie, reprit la comtesse mise hors d'elle-même, et s'adressant à Louisa avec un geste écrasant, cela signifie que puisque vous payez ma compassion par une telle ingratitude, je vous ordonne de sortir à l'instant de chez moi, entendez-vous, Louise Beaulieu?

— Je ne m'appelle pas Louise Beaulieu, madame, reprit la jeune femme, et se redressant implacable, effrayante, elle tira de sa poche quelques papiers, qu'elle remit au général, en ajoutant : Voici la preuve que je me nomme Louisa... et que je suis fille de Paula Marchetti...

— Grand Dieu! s'écria le comte atterré, tandis que Louisa reprenait d'une voix plus éclatante, s'adressant à la comtesse :

— Que me parlez-vous de sortir, madame! je suis ici chez mon père, entendez-vous!... oui, chez le général Roland, mon père!

La comtesse se recula de deux pas en regardant son mari sans pouvoir trouver une parole, non plus que Charles Bellecour, aussi éperdu.

— Ma mère, que dit cette femme? murmura Hélène en blémissant. J'ai peur... oh! j'ai peur!...

— Je dis, ma sœur, reprit Louise en saisissant la main de la jeune fille épouvantée, je dis, ma sœur, que voilà mon père et le tien. Oui, cet homme que tu vois là, écrasé de honte, n'osant pas lever les yeux sur moi! cet homme infâme a séduit, déshonoré et abandonné une pauvre fille! Elle est morte de désespoir; et moi, son enfant, vendue à treize ans, j'en suis venue jusqu'à l'escroquerie, jusqu'au vol! oui, ma sœur; et puis un jour, dans ma fureur jalouse, j'ai donné des coups de couteau à mon dernier amant.

— A cette effrayante révélation, il se fit un silence de mort parmi ces cinq personnes, silence qui fut troublé par la voix d'un des valets de chambre annonçant successivement du fond de la galerie :

— Leurs Excellences madame l'ambassadrice et M. l'ambassadeur d'Angleterre!

— M. le duc et madame la duchesse de Renneville!

— Lord et lady Beresford!

— M. le ministre des affaires étrangères!

A l'annonce des invités à la fête, qui, selon l'habitude, commençaient d'affluer presque tous à la même heure, le général Roland se vit perdu. Cependant la galerie étant

longue, il devait se passer plusieurs minutes avant que les invités atteignissent l'entrée du salon où se trouvaient réunis Louisa, Hélène, Charles Bellecour, la comtesse et son mari. Celui-ci tenta un dernier effort pour échapper à l'horrible scandale qu'il redoutait. S'adressant vivement à sa femme et lui montrant au loin les invités qui s'avançaient, il s'écria :

— Pour l'amour de ta fille, aie du courage... Je reste près d'elle, va recevoir... Et vous, Charles, courez fermer les portières de la galerie...

La comtesse Roland, éperdue, obéit presque machinalement aux ordres de son mari, et alla plus morte que vive au-devant des personnes qui s'avançaient et qu'elle rejoignit vers le milieu de la galerie, au moment où Charles Bellecour détachait les embrasses des portières, qui, se croisant en retombant, isolèrent ainsi le salon de la galerie.

Louisa, les traits empreints d'une haine implacable, d'un triomphe farouche, se tenait immobile comme la statue de la vengeance. A côté d'elle, et la contemplant avec épouvante, Hélène, pâle, immobile aussi, les mains jointes, ne pouvait articuler une parole, mais ses dents s'entrechoquaient par un tremblement convulsif; le général Roland presque fou de douleur, de honte et d'effroi, ne songea qu'à arracher sa fille à cette scène affreuse, et s'écria en allant à elle :

— Charles... emmenez-la d'ici!

Mais Hélène, se jetant dans les bras de son père comme pour y trouver un refuge, murmura presque égarée :

— Mon père!... je rêve... n'est-ce pas?... Ce qui se passe... ici... cela n'est pas vrai?... cette femme... qui est là comme un fantôme. Et elle désignait Louisa d'une main tremblante... Cette femme... qui a volé... qui a tué... cette femme... ce n'est pas ta fille?... ce n'est pas ma sœur?... Tu vas lui dire qu'elle ment... n'est-ce pas?...

— Tais-toi!... oh! tais-toi!... s'écria le général à voix basse, car il craignait d'être entendu dans la galerie. Viens!... viens... malheureuse enfant!...

Et montrant à Charles Bellecour, non moins éperdu, la porte qui faisait face à celle de l'endroit où était renfermé Delmare : Charles... ouvrez cette porte... emmenez Hélène...

Mais l'infortuné, de plus en plus égarée, s'échappa des bras de son père, et, se rapprochant de Louisa, qui savourait sa vengeance avec une joie infernale, elle lui dit d'une voix déchirante et entrecoupée de sanglots :

— Vous mentez... Vous n'êtes pas ma sœur!!!

— Si, je suis ta sœur!... reprit l'implacable créature. Oui, tu es la sœur d'une voleuse... qui a donné des coups de couteau à son amant! oui, tu es ma sœur! oui, ton père est aussi le mien!... Vois s'il ose me contredire!... Lui a tué ma mère par la douleur et la misère.

— Je vous dis que vous mentez, car mon père serait un monstre!... s'écria Hélène, dont les sanglots convul-

sifs éclatèrent. Vous mentez! Tout le monde vénère et bénit mon père... entendez-vous?

—Oh! c'est à en mourir! s'écria le comte, et, dans une résolution désespérée, il saisit sa fille entre ses bras et, l'enlevant malgré sa résistance et ses sanglots, il s'apprêtait à l'entraîner par l'issue que Charles Bellecour avait ouverte, lorsqu'à cette porte apparut le major Maurice pâle, effrayé, s'écriant :

— Adalbert!... les gens de justice... un commissaire de police... le procureur du roi... il veut te parler... Il doit être maintenant là, dans la galerie.

A ce nouveau coup, le général Roland faillit perdre la raison. Sa fille, incapable de lutter plus longtemps contre de si terribles émotions, s'était presque évanouie dans ses bras et elle tombait à terre sans son fiancé qui la soutint, l'assit dans un fauteuil et ne la quitta plus.

Le comte était encore sous le coup de la stupeur où le plongeaient les paroles du major Maurice, lorsque les portières du salon se relevèrent et laissèrent voir la galerie remplie d'une foule brillante, interdite, silencieuse, que venait de traverser le procureur du roi suivi du commissaire de police. La comtesse Roland, chancelante et livide, les accompagnait, pendant que Charles Bellecour et le major s'empressaient auprès d'Hélène, qui, plus blanche que sa robe, la tête renversée en arrière, tressaillait convulsivement; quelques larmes brûlantes s'échappaient de ses paupières demi-closes.

Louisa, interdite et effrayée à la vue des gens de loi, devina trop tard dans quel piége l'avait fait tomber Pietri, en paraissant servir la vengeance qu'elle voulait tirer du séducteur de sa mère. La jeune femme crut pouvoir fuir par la porte qui avait donné passage au major, mais un agent de police, embusqué là, parut, et dit à Louisa :

— Pardon, madame, personne ne peut sortir d'ici en ce moment.

Louisa baissa la tête et serra les poings de rage.

Le général Roland faisant un violent et suprême effort sur lui-même, s'était avancé au-devant du procureur du roi, en lui disant :

— De quel droit, monsieur, s'introduit-on ainsi chez moi, au milieu d'une fête que je donne à mes amis?

Le magistrat répondit au milieu du profond silence de la foule attentive :

—Je suis désolé, monsieur le général, d'être obligé d'accomplir en un pareil mome une pénible mission... mais la justice a des droits rigoureux auxquels tous doivent se soumettre; la police est depuis longtemps à la recherche de deux repris de justice des plus dangereux, l'un ayant pris tour à tour les noms de *Morisset* de *Saint-Lambert* et ayant été condamné par coutumace à cinq ans de travaux forcés pour faux; son véritable nom est *Adalbert Delmare*.

Les cheveux du général se dressèrent sur sa tête; il resta muet, pétrifié, livide...

— L'autre contumace, reprit le procureur du roi, a pri tour à tour les noms de d'Harville, de baronne de Montglas et dernièrement de Louise de Beaulieu, sous lequel ell a été condamnée pour tentative de meurtre et graciée hier.. Mais elle a à rendre compte à la justice de nombreuse escroqueries et de plusieurs vols qualifiés, commis sou son faux nom de baronne de Montglas, car elle s'appell Louisa Marchetti.

— Eh bien monsieur, reprit le comte d'une voix étranglée et avec un sourire effrayant, car en ce moment sa raison l'abandonnait, eh bien! qu'est-ce que cela me fait à moi, vos repris de justice?

— Des renseignements que nous avons tout lieu de croire certains, monsieur le général, reprit le procureur du roi, nous autorisent à penser qu'à votre insu, Adalbert Delmare et Louisa Marchetti sont en ce moment cachés ici... dans votre hôtel... La capture de ces deux dangereux repris de justice a paru si importante, qu'à notre grand regret, monsieur le général, nous venons faire ici des recherches, en vertu du mandat qui nous est confié...

— Cela ne me regarde pas, moi, répondit le général Roland, presque hébété par la terreur et avec son même sourire effrayant. S'il y a des malfaiteurs chez moi... arrêtez-les... L'on ne m'arrêtera peut-être pas, moi, je suppose?

Et il se mit à rire d'un rire convulsif.

— Ah! le malheureux! s'écria le major Maurice en courant à son ami, sa raison s'égare, il n'y résistera pas...

Et s'adressant au général à voix basse en lui prenant la main.

— Mon ami... du courage... reviens à toi...

Le comte ne parut pas entendre le major, et jeta autour de lui en ricanant des regards de plus en plus effarés.

La comtesse s'était rapprochée de sa fille, que Charles Bellecour ne quittait pas.

Hélène avait peu à peu repris ses sens; ses grands yeux s'ouvraient fixes, attentifs à tout ce qui se passait. Deux ou trois fois sa mère lui parla, mais, sans lui répondre, la jeune fille, posant son doigt sur ses lèvres, fit signe à la comtesse de garder le silence, et parut écouter avec une sombre curiosité ce qui se disait autour d'elle.

La foule des invités pressée à l'entrée du salon avait fait entendre un sourd murmure de surprise en voyant l'étrange attitude du général Roland en cette circonstance et en entendant ses réponses non moins étranges.

A ce moment, la tête de Pietri parut à l'embrasure de la porte gardée par l'agent de police, auquel le Corse dit deux mots à l'oreille, en lui désignant d'abord du geste l'endroit où était enfermé Delmare, puis Louisa, qui, debout, le front indomptable, les lèvres contractées par un affreux sourire, oubliait son sort, pour jouir d'une vengeance plus horrible cent fois que celle qu'elle avait rêvée dans sa haine contre le séducteur de sa mère.

— Monsieur le général, reprit le magistrat, nous allons, si vous le permettez, commencer nos recherches.

— Vous n'irez pas loin, monsieur le procureur du roi, dit l'agent de police en mettant sa grosse main sur la blanche épaule de Louisa : voilà déjà Louisa Marchetti!

Alors il se fit une grande rumeur dans la foule des invités, stupéfaite de voir cette reprise de justice, cette voleuse en élégante toilette de bal dans le salon du général Roland, tandis que le commissaire tirait un signalement de sa poche, le lut en examinant attentivement Louisa, et dit :

— C'est elle, c'est bien elle!... Agent, ne la quittez pas d'une seconde.

— Monsieur le procureur du roi, reprit l'homme de police, il paraît qu'Adalbert Delmare a été caché par M. le général dans cette chambre-là en face, et il désigna la porte, et que M. le général a mis la clef dans sa poche.

Un nouveau et plus profond murmure des invités se fit entendre, et en même temps le major Maurice, qui tâchait en vain de rappeler le général au sang-froid et à la raison, aperçut au premier rang de cette foule brillante M. de Bourgueil, sardonique et menaçant, ayant à côté de lui sa femme, pâle, défaillante, et sa fille, inquiète et interdite comme tous les assistants.

— Serait-il vrai, monsieur le général, reprit le procureur d'un air de doute, que vous ayez enfermé le repris de

justice Adalbert Delmare dans cette chambre dont voici la porte?

— C'est parfaitement vrai, mon cher monsieur, répondit le général avec un éclat de rire insensé. Ah! ah! ah!... vous concevez, ce pauvre jeune homme... ah! ah! ah! c'est étonnant comme il doit m'intéresser, ce faussaire... et fouillant dans sa poche, il ajouta : Voici la clef, et il la remit à l'homme de police... ici la clef... ah! ah! ah!... vous allez peut-être aussi m'arrêter comme complice!...

L'agent de police ouvrit la porte au milieu d'un morne silence, entra précipitamment... puis au bout d'une seconde, il poussa un cri, et ressortit tout pâle en disant :

— Ah! monsieur le procureur du roi!... ah! monsieur!

— Qu'y a-t-il? dit vivement le magistrat.

— Mort! répondit l'agent de police. Adalbert Delmare s'est pendu avec sa cravate à l'espagnolette de la croisée.

A ces mots les deux magistrats entrèrent précipitamment dans la chambre, pendant que plusieurs femmes, poussant des cris d'effroi, quittaient la galerie, suivies de leurs maris; puis le plus grand nombre des invités, cédant à une curiosité invincible, firent irruption dans le salon, et parmi eux se trouvaient M. de Bourgueil, sa femme et sa fille.

La comtesse Roland se sentait mourir; elle voyait Hélène calme, attentive, muette, les traits décomposés, prêter une attention dévorante à ce qui se passait autour d'elle; soudain elle entendit son père s'écrier délirant :

— Mort, mon fils! mort!

— Son fils! murmura la foule avec épouvante; ce repris de justice, c'est son fils!

— Hélène, n'écoute pas! s'écria la comtesse non moins égarée que son mari en voulant presser la tête de sa fille contre son sein. Mais, se dégageant doucement, Hélène fit de nouveau à sa mère le signe de garder le silence.

— Adalbert Delmare! c'était mon frère... il serait vrai! s'écria Louisa d'une voix retentissante. Oh! tu es vengée, ma mère! Et s'adressant au comte : Eh bien! général Roland... eh bien! mon père... tu dois être fier de tes deux enfants!

— Sa fille! murmura de nouveau la foule avec un redoublement d'épouvante. Cette voleuse, c'est aussi sa fille!

— Suis-moi, malheureuse, reprit l'agent de police en entraînant Louisa. Au moment où le procureur du roi et le commissaire de police sortaient de la chambre mortuaire, l'un de ces magistrats tenait un papier; il dit au général :

— Il n'est que trop vrai, monsieur le général, ce malheureux s'est suicidé. Il a laissé sur une table ce pli à votre adresse.

— Voyons, dit le comte prenant le papier malgré les efforts de Maurice, auquel il dit : Tu as raison, la Providence, quand elle s'en mêle, va jusqu'au bout; par l'enfer! moi aussi j'irai jusqu'au bout.

S'avançant vers la foule des invités, effrayant de désespoir, il leur dit :

— Écoutez ce que m'écrit mon fils avant de se tuer... mon fils le repris de justice... le frère de cette malheureuse... ma fille, qui a volé... qui a assassiné... car ce sont bien mes enfants... véritables enfants de l'amour... La mère de l'un est morte de douleur et de honte... la mère de l'autre est morte de désespoir et de misère... leurs enfants abandonnés sont devenus des criminels... C'est charmant, n'est-ce pas, les hommes à bonnes fortunes? Depuis, vous le voyez, mes honorables amis, je n'en ai pas moins glorieusement fait mon chemin dans le monde. Le roi me comble, et ses fils viennent chez moi ce soir; seulement, ils tardent trop, le plus beau de la fête sera passé... Mais j'oubliais cette lettre de mon fils le repris de justice... le suicidé... cette lettre, vous l'attendez... écoutez-la donc... entre amis, pas de secrets.

Et le comte, au milieu d'un silence glacial et d'une impression impossible à rendre, lut d'une voix saccadée, convulsive, ces lignes d'Adalbert Delmare :

« Mon père, vous m'avez dit de bonnes paroles, vous m'avez pardonné, vous m'avez tendu votre loyale et glorieuse main... Ce contact m'a donné du cœur. J'ai tout entendu. On me cherche, du moins vous n'aurez plus à rougir de moi. Vivant, j'étais las de la vie, et encore plus de la honte. Peut-être aurais-je fini autrement si je vous avais connu plus tôt. Adieu, mon père. »

A mesure que le général Roland avait lu cette lettre, l'espèce de spasme convulsif et d'égarement auquel il était

en proie avait cédé à l'émotion; il acheva sa lecture d'une voix entrecoupée de sanglots et il murmura :

— O le malheureux enfant!

Puis, relevant les yeux, il vit à peu de distance de lui monsieur et madame de Bourgueil, ainsi que leur fille.

Alors le général Roland s'écria avec l'accent d'un homme désespéré qui s'attend à tout :

— Monsieur de Bourgueil, vous aussi! arrivez donc, vous manquiez à la fête!

Madame de Bourgueil frémit, regarda sa fille et sentit ses forces l'abandonner; mais quelle fut sa surprise d'entendre son mari s'incliner devant le général Roland, et lui répondre d'une voix émue et pénétrée :

— Croyez, monsieur, qu'ainsi que toutes les personnes qui ont la douleur d'assister à ces déplorables événements, je suis navré du coup imprévu qui vous frappe.

Et s'inclinant de nouveau et profondément devant la comtesse, il dit à madame de Bourgueil :

— Venez, madame.

— Oh! merci! lui dit-elle d'une voix étouffée; vous êtes généreux pour lui.

— Le cœur me manque, reprit M. de Bourgueil. Je ne serai pas assez lâche pour frapper un homme ainsi accablé... Je ne suis que trop vengé. Puis s'adressant tout bas à sa femme, il lui dit avec sincérité : Julie, je vous pardonne.

— Et à ma fille, murmura madame de Bourgueil, lui pardonnez-vous aussi?

— Oui, répondit-il très-ému, oui, je vous le jure... jamais elle ne saura ce triste secret... dès aujourd'hui je l'adopte pour ma fille... Mais venez... venez... cette maison est maudite.

Au moment où M. de Bourgueil, sa femme et sa fille quittaient la galerie, un domestique accourut du dehors en disant :

— Général... le piqueur qui précède la voiture de Leurs Altesses Royales vient d'entrer dans la cour.

Maurice fit un signe au domestique et sortit avec lui pour éviter une dernière humiliation au général, qui, brisé, anéanti, était tombé assis dans un fauteuil, la figure cachée entre ses deux mains... Peu à peu la foule consternée s'était écoulée silencieuse; la brillante galerie, éblouissante de lumières et de fleurs, devint déserte.

La comtesse, agenouillée devant le fauteuil où était assise sa fille, tâchait de la ramener à elle-même; mais Hélène, les yeux fixes, les lèvres contractées par un sourire convulsif, semblait ne voir ni entendre sa mère... Seulement de temps à autre, elle portait machinalement son doigt à ses lèvres, disant à voix basse, d'un air égaré :

— Écoutez... écoutez?... c'est ma sœur... c'est mon frère...

Charles de Bellecour debout, de l'autre côté du fauteuil, ne prononçait pas une parole; mais les larmes ruisselaient sur ses joues.

Pietri, entrant alors sans bruit par une des portes latérales près de laquelle se tenait le jeune homme, lui dit à demi-voix :

— Tout paraît désespéré... ouvrez la lettre de votre pauvre père... tout sera réparé... la joie succédera au chagrin, comme le beau temps après l'orage, lisez vite.

Et avant que Charles Bellecour eût eu le temps de lui répondre, le Corse se retira du côté de la galerie, où il resta à demi caché derrière l'une des portières dépliées; Charles cédant à un dernier espoir, s'approcha d'une console où brûlaient des bougies, tira de sa poche la dernière lettre de son père et la lut.

Le major Maurice rentrait alors, il courut au général dont l'anéantissement était tel, qu'accoudé sur la table, sa tête dans ses mains, il sanglotait n'osant lever les yeux sur sa femme et sur sa fille.

— Mon ami, lui dit le major d'une voix grave, Dieu a puni; peut-être maintenant aura-t-il pitié de tant de maux, il te reste ta femme, ta fille, l'honnête homme que tu lui as choisi pour époux; ils savent maintenant tes égarements d'autrefois, mais ils savent aussi, par le bonheur qu'ils te doivent, que ces égarements tu les as expiés. Courage donc, le cœur d'une épouse et d'une fille renferment des trésors de tendresse inépuisable; ces cœurs

généreux seront ton refuge. Viens, ami, elles sont là, elles t'attendent.

— Non, murmura ce malheureux, écrasé de honte et de douleur, et la figure toujours cachée, non, je n'ose pas... je leur fais horreur.

— Madame, dit le major en allant vers la comtesse, madame, vous entendez Adalbert, venez le rassurer... Hélène, venez aussi.

— Mais vous ne voyez donc pas que sa raison s'égare! dit la comtesse en fondant en larmes; elle ne me voit pas... elle ne m'entend pas.

Le major s'approcha de sa filleule, lui prit la main, et se penchant vers elle, lui dit d'une voix vibrante :

— Hélène, votre père est bien malheureux... votre père pleure... il vous attend... Vous ne l'aimez donc plus, votre père?

A mesure que la voix du major parvint à ses oreilles, la jeune fille tressaillit, redressa la tête, parut revenir peu à peu à elle, et lorsque le major répéta une seconde fois :

— Hélène, vous ne l'aimez donc plus, votre pauvre père qui pleure?... Il est si malheureux!...

La jeune fille se leva comme en sursaut et, apercevant le général, courut se jeter à son cou en disant :

— Mon père, oh! ne doute pas, du moins!

La comtesse suivit sa fille; toutes deux s'agenouillant devant le général, l'enlacèrent de leurs bras, tandis que

lui, sa tête grise toujours inclinée, n'osant encore lever les yeux, murmurait à travers ses sanglots :

— Non, non, vous ne pourrez jamais me pardonner! vous ne pourrez plus m'aimer!

— Ne plus t'aimer! s'écria la comtesse, quand nous te voyons si malheureux!

— Ne plus t'aimer! murmura Hélène, et qui donc maintenait t'aimerait, si ce n'est nous? Et Hélène retourna machinalement la tête comme pour chercher du regard son fiancé, étonnée qu'il ne fût pas, comme toute la famille, auprès du général.

Le jeune homme, suivant l'avis de Pietri, avait ouvert la dernière lettre de son père; elle n'était pas longue... et pourtant il fut longtemps à la lire... Il semblait épeler chacun des mots en frémissant. Il venait de la relire encore, au moment où Hélène le cherchait du regard... Alors elle le vit s'approcher lentement... trébuchant presque comme un homme ivre... puis tenant cette lettre ouverte à la main, la présenter au général Roland, en lui disant d'une voix entrecoupée par des intermittences convulsives :

— Monsieur... vous... avez... tué... mon père... dans un duel... à coups de couteaux.

— Que dit-il! s'écria le major en se précipitant vers le jeune homme, et saisissant la lettre qu'il tenait à la main. Charles Bellecour ne la lui disputa pas, et dit d'une voix sourde :

— Ce malheureux qui s'est suicidé là, c'était... c'était... mon frère!

Le général, sa femme et sa fille regardaient Charles en silence et avec stupeur; ils le croyaient fou. Car après avoir contemplé un moment encore Hélène, il poussa un cri de douleur déchirante et disparut par la galerie, fuyant éperdu comme un insensé, tandis que le major, après avoir lu la lettre, s'écriait :

— Lui... fils de M. Delmare! C'est impossible.

— Mon cher maître, ne craignez rien! s'écria tout à coup Pietri, qui, sortant de derrière la portière, semblait accourir par la galerie. Mademoiselle Hélène, rassurez-vous; tout va s'expliquer. Assez de malheurs pour aujourd'hui. M. Charles s'est trouvé mal... ça ne sera rien; on lui donne les premiers soins... Mais, au nom du ciel, mes chers et bons maîtres, ne vous alarmez pas... je vais tout vous expliquer.

Si étranges qu'eussent été les événements de la soirée, le général et le major lui-même, en proie à de nouvelles angoisses, ne songèrent pas en ce moment à accuser ou à soupçonner Pietri d'avoir été le secret moteur de ces événements. Il accourait d'ailleurs, disait-il, afin de conjurer le dernier coup dont était menacée cette malheureuse famille. Il fut donc écouté avec une avide anxiété.

— Mes chers maîtres, dit-il de sa voix tremblante, vous m'excuserez s'il y a quelque trouble dans mon récit; mais les affreux événements de ce soir m'ont tant ému que je

peux à peine rassembler mes idées… enfin m'y voici. D'abord, mademoiselle Hélène, rassurez-vous, au sujet de votre mariage; voici pourquoi : une heure avant ce duel fatal dont mon cher maître ne s'est que trop souvenu, M. Delmare a écrit plusieurs lettres; s'il était tué, elles devaient être remises à son fils Adalbert Delmare, à différentes époques de sa vie. Ces lettres furent placées sous enveloppe par M. Delmare avec cette adresse : *Pour mon fils.*

— Mais, dit le major, ces détails, comment les savez-vous?

Pardon, monsieur le major, je ne peux tout dire à la fois… Ayez pitié de moi… ma pauvre tête est si faible… si bouleversée par ce qui arrive… que c'est à peine si je joins deux idées… Après les deux lettres dont je vous ai parlé, M. Delmare en écrivit une autre à un de ses parents, dépositaire des valeurs de portefeuille qui composaient la totalité de sa fortune. Excusez-moi d'entrer, monsieur, dans ces petits détails, ils ont leur importance, vous allez le voir. M. Delmare instituait ce parent légataire universel, à la condition d'adopter Adalbert Delmare, de lui donner son nom et d'en faire son héritier… M. Delmare succomba dans le duel que vous savez… Mais peu de temps après la mort de son mari, madame Delmare s'aperçoit qu'elle est mère… Or, c'est à cet enfant posthume, que par la délicatesse de sa mère, d'accord en cela avec le légataire universel de son mari (suivez-

moi avec attention, je vous prie, de peur de confusion), c'est à cet enfant posthume, dis-je, le véritable fils de Delmare, que furent plus tard remises les lettres primitivement destinées à Adalbert. Vous me comprenez bien, je crois. Or, le seul but de ces lettres était, dans la pensée de M. Delmare, de préparer de loin une terrible vengeance, à laquelle mon cher maître a heureusement échappé, de mettre le père et le fils l'épée à la main en face l'un de l'autre... Le sort en a heureusement décidé autrement, car (et c'est là surtout ce qui doit vous rassurer, mes chers maîtres) ce ne fut plus Adalbert qui dut venger la mort de Delmare ; ce fut son enfant posthume, son vrai fils, qu'un certain M. Bellecour, légataire universel du défunt, adopta, et auquel il laissa son nom.

— Mais vous êtes fou! s'écria le major, commençant à pressentir une nouvelle trahison de Pietri, ce que vous dites est faux.

— Pardon, monsieur le major, je veux seulement bien établir ceci : que M. Charles Bellecour, fiancé de mademoiselle Hélène, est le fils posthume de M. Delmare, de sorte que, suivez bien mon raisonnement, s'il vous plaît... de sorte qu'en épousant la fille de mon cher maître, ce jeune homme se trouverait naturellement le gendre du meurtrier de son père.

Alors Pietri, profitant d'un moment de stupeur causée par cette foudroyante révélation, tira de sa poche deux pistolets dont il s'arma pour protéger sa retraite, et commença de l'effectuer à reculons.

Charles Bellecour parut alors au fond de la galerie, pâle comme un spectre. À la vue de Pietri qui, ses pistolets à la main, élevait de plus en plus la voix, le fiancé d'Hélène s'arrêta les deux bras croisés sur sa poitrine et écouta.

— Ainsi, mon cher maître, disait Pietri, le dernier espoir qui vous restait pour votre fille vous est enlevé... tout ce qui est arrivé ce soir ici, est arrivé par ma volonté... J'ai tout fait... j'ai tout préparé... depuis vingt-cinq ans, je couve ma vengeance, mon honoré maître; j'ai attendu longtemps afin de vous frapper plus sûrement vous et les vôtres... car il y a vingt-cinq ans vous avez séduit Paula Marchetti... et je l'aimais, moi! Ta femme et ta fille mourront de chagrin et tu leur survivras.

A ces terribles paroles, Hélène qui s'était jusqu'alors tenue debout près de sa mère, tomba évanouie en poussant un cri déchirant; son père, sa mère, le major Maurice coururent à elle, tandis que Pietri marchant toujours à reculons opérait sa retraite; mais il n'avait pas aperçu à quelques pas derrière lui, Charles Bellecourt, toujours debout, immobile, les bras croisés sur sa poitrine; aussi à peine eut-il dépassé le seuil de la galerie que le fiancé d'Hélène se jeta sur Pietri pour lui arracher ses armes; les rideaux retombèrent dans la lutte et l'on entendit presque aussitôt deux coups de feu.

Charles Bellecour avait brûlé la cervelle à Pietri et s'était tué ensuite.

# ÉPILOGUE.

Quinze mois environ sont passés depuis les événements précédents; une lampe brûle dans une des froides cellules de l'abbaye de la Trappe, et jette sa pâle clarté sur la couche où est étendu un mort revêtu de la robe à capuchon des frères trappistes.

Au chevet de ce mort, un homme portant le même costume monastique est assis son front penché sur sa main.

Cinq heures du matin sonnent au loin, à l'horloge de l'abbaye; bientôt le glas funèbre des cloches se fait entendre.

Le trappiste tressaille, se lève et dit :

— Cinq heures, la veillée de la mort est terminée... on va venir le prendre et rendre ses dépouilles à la terre.

S'agenouillant alors et prenant la main froide et roide du mort, le trappiste y déposa un pieux baiser et dit :

— Adieu, ami! j'ai assisté à ta longue agonie, car après la mort de ta fille et de ta femme, ta vie n'a plus été qu'une agonie... tu as espéré trouver quelque soulagement à ton désespoir dans les austères pratiques du

cloître. Je t'ai suivi ici, je t'ai vu mourir, j'ai clos ta paupière, ta main déjà glacée a serré la mienne, ta voix expirante m'a dit : Adieu, Maurice, tu as été fidèle jusqu'à la fin à notre vieille amitié de soldat. Adieu, frère. »

Et à ce moment solennel, où nous allons être séparés pour jamais, reprit le major sans pouvoir retenir ses larmes; moi je te dis une dernière fois : adieu... frère... adieu, Adalbert, le devoir suprême accompli... je retournerai dans ma pauvre demeure de Ville-d'Avray... bien triste désormais... car je vous ai perdus... toi, ta femme, ta fille... vous trois... qui me faisiez oublier que je n'ai jamais eu de famille... On vient... encore adieu, ami... encore adieu, frère!...

. . . . . . . . . . . . . . . . . .

Les derniers devoirs rendus au général Roland, le major Maurice, qui n'avait fait en entrant à l'abbaye de la Trappe que des vœux temporaires, partit le jour même pour son humble et solitaire retraite de Ville-d'Avray, qu'il ne quitta plus, vivant avec ses livres et ses souvenirs.

FIN.

## Nouvelles Publications :

BAZANCOURT — Ange et Démon, 1 vol.
PONSARD. — Charlotte Corday, 1 vol.
DASH. — Amours de Bussy-Rabutin, 2 vol.
» — La Marquise sanglante, 2 vol.
L. REYBAUD. — Marie Brontin, 2 vol.
EUGÈNE SUE. — Les Enfants de l'amour, 3e vol
» — Les Mystères du Peuple.
SAINT-FÉLIX. — Les Soupers du Directoire, 2 vol.
FOUDRAS. — Un Capitaine de Beauvoisis, 4 vol.
P. FÉVAL. — Mademoiselle de Presmes, 1 vol.
» — Une Pécheresse, 2 vol.
» — Les Belles de Nuit, 1 à .
DUMAS F. — Antonine, 2 vol.
» — La vie à vingt ans, 1 vol.
L. JACOB. — La Dette de Jeu, 2 vol.
M. MASSON. — Raphaël et Lucien, 2 vol.
» — Diane et Sabine, (suite).
P. DE KOCK. — Une Gaillarde, 5 vol.
A. DUMAS. — Louis Quinze, 5 vol.
» — La Régence, 2 vol.
» — Les Mémoires d'un Médecin, 9 vol.
» — Le Collier de la Reine, 7 vol.
» — L'Espagne, le Maroc et l'Algérie, 4 v.
» — Le Véloce, 1 et 2 (suite).
» — Le Vicomte de Bragelonne, 18 vol.
» — Les Mille et un Fantômes, 6 vol.
GONZALÈS. — Ésaü le Lépreux, 7 vol.
SOUVESTRE. — Les Péchés de Jeunesse, 1 vol.
EUGÈNE SUE. — Les sept Péchés capitaux (l'Orgueil), 5 v.
» — » » (l'Envie), 5 v.
» — » » (la Colère), 2 v.
» — » » (la Luxure), 2 v
» — » » (la Paresse), 1
BIB. JACOB. — Le Château de la Pommeraie, 2 vol.
LAMARTINE. — La Révolution de 1848, 4 vol.
» — Les Confidences, 2 vol.
» — Toussaint Louverture, 1 vol.